

## **DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE : MAURICE BARRÈS ET JEAN DE PANGE**

**par M. Roland GROSSMANN, membre titulaire**

Mon exposé s'inscrit dans la continuité de celui d'André Michel. Son titre, *Deux académiciens de Metz face à l'Europe*, m'a été suggéré par notre confrère Jean-Marie Rouillard. Les vallées de la Moselle et du Rhin ont constitué au cours de l'histoire de multiples enjeux pour diverses puissances. Les relations internationales sont fondées sur deux principes contradictoires : la force et la justice. Comment Maurice Barrès et Jean de Pange les concilient-ils ? Barrès construit-il un bastion moral et croit-il après Tacite que « *Le Rhin sépare la Gaule de la Germanie* » ? Jean de Pange voit-il surtout dans le bassin rhénan un lieu d'échanges et d'interpénétration d'intérêts complémentaires ?

- J'évoquerai d'abord le contexte de la formation de ces deux confrères ;
- J'opposerai ensuite le nationalisme de l'un à l'idéal européen de l'autre ;
- Enfin je montrerai en quoi la pensée de Barrès préfigure l'Europe des nations et en quoi le rêve européen de Jean de Pange, malgré l'échec de ses tentatives de réconciliation franco-allemande, présente un caractère prémonitoire.

### **EN QUOI LA FORMATION DE CES DEUX PERSONNALITÉS S'OPPOSE-T-ELLE ?**

Barrès (1862-1923) est né 19 ans avant Jean de Pange (1881-1957). Le premier a contribué par ses écrits à la victoire de 1918 qu'ils ont célébrée ensemble à Strasbourg. Le second, fervent européen, mourut 34 ans après son aîné, après avoir connu les horreurs de deux guerres (1).

Lecteur autodidacte, esprit original mais ouvert à toutes les cultures enracinées dans un terroir, Barrès ne butine que ce qu'il juge utile à son œuvre. Il s'intéresse avant tout aux rapports entre les lieux et leur histoire

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

en vue d'élargir sa vision du monde et de former son Moi. Il partage avec Jean de Pange l'idéal lotharingien que ce dernier connaît en historien, alors que lui-même le découvre sur le tard. Mais, contrairement à Jean de Pange, il garde dans son âme meurtrie la cicatrice de l'humiliation des soldats français défaits en 1870 et de la conduite barbare des Prussiens à l'égard de ses proches de Charmes (2). Il trouvera dans la politique un remède à sa tentation nihiliste et dans la nation le moyen de sortir de son égotisme. Il gardera cependant même aux moments les plus forts de son engagement un certain détachement par rapport à la politique partisane et un réel esprit d'ouverture sur l'étranger.

*Barrès* ne croit pas dans les vertus formelles d'un droit qui ne serait pas inscrit dans une histoire naturelle et qui ne prendrait pas en compte le besoin de sécurité des populations (3). Malgré l'amour qu'il porte à sa terre natale, il a accepté le rattachement de la Lorraine à la France. Au nom d'une conception de l'histoire qui intègre tout le passé national, il a accepté la Révolution et l'Empire. Contrairement à Charles Maurras, il a accepté le fait républicain (4). Mais contrairement à l'aristocrate Jean de Pange, il n'a pas la nostalgie des vertus d'un passé mythique auquel il ne croit plus. Il reproche toutefois aux représentants de la nation leur corruption et leur lâcheté. Ardent défenseur de la *Revanche*, il les accuse d'avoir accepté la défaite de 1870 en cautionnant une injustice, le rattachement de l'Alsace et de la Moselle à l'Allemagne, malgré le sentiment hostile des populations concernées (5). A côté de Déroulède, il milita pour la victoire du vrai droit (celui des peuples à disposer d'eux-mêmes) sur des solutions légales imposées par la force (6). Mais, après la victoire de 1918, n'est-il pas lui-même injuste en voulant séparer la Rhénanie de la Prusse, ce qui contredit ses propres principes ?

L'attitude de Barrès par rapport à la politique étrangère de la France explique ses prises de position concernant Boulanger et Dreyfus. Comme l'écrit Sarah Najdah, « *Boulanger/Dreyfus, deux pauvres heures de l'histoire de France où les partitions droite/gauche s'avèrent inefficaces, deux paires d'épaulettes jetées à terre, deux vagues, venues du tréfonds populaire, lancées à l'assaut de la Grande Muette. [...] Pour chacun des deux camps, Boulanger et Dreyfus servent de prétexte à une certaine idée de la France ou de la politique à tenir vis-à-vis de l'ennemi frontalier. D'un côté, il s'agit d'assimiler le juif à l'Allemagne et d'établir un climat propice au bellicisme, de l'autre, de pacifier l'Europe et d'éviter la guerre annoncée.* » (7)

Barrès ira jusqu'à prétendre que les généraux ont trahi la confiance de la nation en 1870 (8). Pourtant il fut marqué par sa mère descendant d'une lignée allemande (9). Selon Jean-Claude Delbreil, sa pensée a été nourrie par les philosophes allemands et il fut attiré par l'Allemagne. Jean Vartier relève la contradiction d'un nationaliste revanchard dotant son fils unique d'une gouvernante allemande, aux compétences de préceptrice, « *qui lui*

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

*apprit couramment la langue de Goethe avant celle de Renan* » (10). Si Jean de Pange rattache Goethe à son passage en Alsace, Goethe est l'auteur que Barrès cite le plus souvent après Pascal, dans ses *Cahiers*. Il l'a connu, soit directement par ses lectures, soit à travers Taine, Eduard von Hartmann et la philosophie de l'inconscient (11). Aussi a-t-on parlé des limites du nationalisme de Barrès (12). Si son attachement à la Lorraine est connu, je voudrais montrer en quoi sa conception de l'Europe diffère de celle de Jean de Pange (13).

Contrairement à Barrès, Jean de Pange a une culture européenne solide. Il l'a acquise par l'étude de l'histoire et du droit à l'École des Chartes (14) et par ses contacts avec une tradition supranationale à Vienne dans l'empire austro-hongrois de François-Joseph, vestige du Saint Empire romain germanique auquel faisaient partie l'évêché de Metz et la Lorraine ducale (15): « *Le vieil Empire restait pour lui une ébauche de ce fédéralisme européen auquel il rêvait* » (16). Jean de Pange, comme tous les jeunes de sa génération, a été marqué par Barrès. Il écrit: « *Les Livres de Barrès m'apprent par quelle étonnante exégèse un jeune Lorrain, en analysant sa sensibilité individuelle, et en cherchant les prolongements de ses propres racines, finissait par trouver toute sa province puis toute sa nation, et était conduit à une profession de foi nationaliste. Je lus Au Service de l'Allemagne et dans le jeune médecin dont Barrès avait tracé le portrait je n'eus pas de peine à reconnaître celui avec lequel je m'entretenais à Strasbourg. J'y pensais souvent après la guerre, quand j'eus moi aussi à traverser le douloureux conflit entre deux traditions.* » (17)

Jean de Pange se présente comme « *un ambassadeur d'Hier dans le monde de Demain* » (18). Formé à l'école d'une érudition rigoureuse, il s'est intéressé à l'histoire et à la politique européennes. Pange est le lieu d'une localité mosellane sur la Nied, proche de Metz, où se dresse le château où nous avons été accueillis par notre confrère Roland de Pange. La localité est près de la route que suivirent toutes les invasions de Sarrebruck à Metz. C'est aussi le nom d'une ancienne famille lorraine noblie au XVII<sup>e</sup> siècle par le duc Charles IV, alors que la Lorraine appartenait encore au Saint Empire. Ses descendants ont compté plusieurs membres de notre Académie (19). Jean de Pange est né à Paris où sa famille s'est installée au lendemain du traité de Francfort (1871). Il passe les premières années de son existence à Vienne, capitale impériale où règne Franz-Josef von Habsburg-Lothringen (20). Il voit dans cette ville le carrefour de l'Europe et le centre de la légitimité. Son père, le marquis de Pange, officier d'artillerie, y a été nommé attaché militaire à l'ambassade de France. Jean retire de son expérience du monde germanique la vision d'une « *maison commune* » regroupant autour de la monarchie danubienne des peuples différents par la religion, la culture et la langue (21): « *Ajoutée à l'idéal lotharingien, à l'étude de l'histoire européenne à l'École des Chartes et à des séjours à Munich et à Berlin, elle lui épargnera la marque des cica-*

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

*trices revanchardes dénonçant le germanisme* ». Dans son dernier ouvrage, *Les Meules de Dieu* (1951), il réaffirme son credo : la nécessité de dépasser les nationalismes pour aller vers une fédération européenne (22). Chercheur infatigable, parfait connaisseur de l'histoire du droit international, membre de notre Académie depuis 1907, il fut le meilleur contradicteur de Barrès sur la question européenne et un des pères spirituels de l'Europe (23).

Jean de Pange défend le double génie de la France et de l'Allemagne. Il comprend la réaction naturelle d'une population qui veut s'affranchir d'une domination étrangère (24). Il rappelle comment, après 1870, dans les provinces annexées, la bourgeoisie a organisé la protestation. Elle se sentait solidaire de la culture allemande, mais non de l'Etat allemand. Les incidents de Saverne révélèrent au monde, en 1913, quel était le véritable état d'esprit dans le « *pays d'Empire* » (25). Selon lui, le progrès de la germanisation, dans les dernières années avant 1914, fut lié à celui de l'égalitarisme qui détruit l'influence des élites (26). Il critique de même la manie du nivellement et de l'uniformité qui se développe en Alsace, après la Grande Guerre. Il préconise un enseignement bilingue correspondant aux besoins des régions frontalières. Il proteste surtout contre la confusion que l'on veut établir entre l'union à la France et l'assimilation. Selon lui, après 1918, les Alsaciens voulaient rester en France les porte-parole du germanisme (27). Il rappelle que chaque famille aisée avait des membres qui avaient opté pour la France, et qui, en s'exilant, avaient renoncé aux droits civiques dans la province où ils étaient nés. Il distingue alors le problème de politique intérieure française que constitue l'Alsace de celui de politique extérieure des pays rhénans. En 1919, il défend un droit particulier correspondant à la double culture de ses concitoyens (28). Se souvenant que toutes les Cours d'Anciens Régimes parlaient le français en Europe, il défend le respect du nationalisme littéraire et combat le nationalisme politique (29). Il voudrait recréer en Europe une élite aristocratique et bourgeoise par une éducation dans des écoles communes dispensant un idéal de responsabilité et de respect (30). Un curieux ouvrage, *Le Chevalier du sang*, évoque Guaéta, qui a initié Barrès à la poésie et à la liberté et fait allusion à la question juive (31). Il y dénonce l'erreur des autorités françaises qui ne reconnaissent pas leurs vrais amis et l'illusion des Allemands qui croient pouvoir pactiser avec Hitler pour s'en rendre maîtres (32).

### **NOS AUTEURS ONT-ILS DEUX CONCEPTIONS POLITIQUES OPPOSÉES ?**

#### **Le nationalisme de Barrès est-il ennemi de l'Europe ?**

La conversion nationaliste de Barrès ne doit pas faire oublier l'importance de ses voyages et récits en rapport avec l'étranger. Voulant comprendre un paysage du dedans, il l'approche de façon plus intuitive qu'éru-

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

dite : « *On ne m'a rien dit sur un pays, explique-t-il en 1913, tant qu'on n'a pas raconté les crises traversées par les plus héroïques, par les plus illustres représentants de la nation* » (33). Inversant la démarche de Taine, il cherche moins à comprendre l'œuvre par le milieu qu'à expliquer le milieu par l'œuvre (34). Le Gréco, ce Crétois étranger à l'Espagne, traduit le mieux les paysages où il vient de tomber (35). D'où le va et vient de Barrès entre le peintre et la ville ! En écrivant la biographie du Gréco, il reproduit les expériences d'un étranger génial et nous fait pénétrer à travers lui dans la connaissance du génie espagnol. Il y aurait de même un génie français, un génie allemand, un génie italien, un génie grec, etc. Barrès découvre le génie français à travers Pascal et la Lorraine, le génie allemand à travers Wagner et surtout Goethe (36). D'après lui, ce n'est pas Weimar qui a créé Goethe : elle n'est qu'une petite ville où on se réjouissait de venir, parce qu'il y avait Goethe ; elle symbolise cette Allemagne provinciale que Barrès admire parce qu'elle a su multiplier les centres de développement culturel.

Par ailleurs, Barrès ne réduit pas le génie de la Grèce à l'universalisme que ses maîtres lui ont enseigné à travers l'hellénisme. Il y intègre l'apport successif de l'art bourguignon, byzantin et arabe. Il aime d'autant plus les paysages d'Europe qu'ils lui paraissent des succédanés d'Orient (37). Les concordances entre l'art du Gréco et Tolède lui révèlent le secret de celle ville et aussi le mysticisme espagnol aux influences juives, arabes et catholiques : « *Quand c'est Le Gréco qui parle, le scepticisme perd ses droits* » (38). Ainsi pour Barrès il y a une vérité allemande, une vérité italienne, une vérité grecque, une vérité française (39). Peut-il y avoir une vérité européenne ?

Défenseur de l'intégrité territoriale et de l'unité de la nation, Barrès a jeté les bases d'un nationalisme charnel, non dogmatique (40). Celui-ci procède d'une méthode qu'il a éprouvée aussi bien à Venise, à Aigues-Mortes qu'à Séville, « *barrer la route à la tentation de la mort, aux débordements du moi qu'il estime nécessaire de juguler par la soumission à une communauté de tradition* » (41). Deux textes des *Cahiers*, rédigés en 1922, expriment, l'un le scepticisme de Barrès sur l'Europe, l'autre son manque de foi dans l'efficacité de la *Société des Nations* naissante : « *Le bon Européen, quelle baliverne ! Il n'y a pas d'esprits européens. Chacun est français, anglais, italien, allemand, et bien mal compréhensible à d'autres qu'à ses compatriotes. Hors de France, qui comprend La Fontaine, Molière, Racine ? Seulement certains hommes sont si hauts – Goethe, Léonard de Vinci – qu'on les voit de toute l'Europe* » (42). Barrès, en citant un écrivain et un artiste, privilégie l'Europe de la culture : seuls de grands génies ont un rayonnement universel, ce qui devrait interpellé ceux qui prônent la suppression des frontières ! Il écrit aussi : « *Je suis nationaliste et ne vois rien qui puisse me donner confiance dans le courant internationaliste. [...] la connaissance de l'état économique du monde et de la manière dont se posent dans les divers pays les problèmes du travail est*

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

*utile. Mais, au dernier mot, les difficultés françaises doivent être résolues par rapport à la France, pour le bien de la France. [...] Sans quoi, vous voyez bien à quels abandons de notre sécurité et de notre prospérité nous amèneraient très vite des arbitres étrangers » (43).*

Entrant en politique Barrès se présentait comme socialiste et cosmopolite (44). Il défend maintenant le principe des nationalités (45). Comment expliquer son évolution ? Il raisonne à l'échelle de la nation en termes d'utilité et il met en avant l'intérêt des citoyens du point de vue de la sécurité et de la prospérité. Selon lui, invitée à s'organiser, l'Europe s'est groupée en vertu du principe des nationalités (46). Après avoir exposé le point de vue de Jean de Pange, je me demanderai lequel des deux a raison.

### **Jean de Pange est-il un européen utopiste ?**

Comme Barrès, Jean de Pange distingue l'Allemagne de la Prusse. Mais il a la conviction qu'on peut transformer l'Allemagne et la ramener à l'heureux temps où la Prusse ne l'avait pas encore dégradée (47). Il rapproche les Rhénans des Allemands du Sud, tous majoritairement catholiques. Selon lui, la politique de Poincaré et l'occupation de la Ruhr provoquèrent en Allemagne une réaction nationaliste qui fit échouer les projets pacifiques et fédéralistes du parti catholique du Centre. De même, la chute de la Sarre devait préparer celle de l'Autriche. En 1941, Jean de Pange sera emprisonné par les nazis pour avoir soutenu les émigrés de l'Autriche, de la Bavière et de la Sarre. Hitler avait invoqué la parenté de langage et l'ancienne union du Saint Empire pour occuper l'Autriche avec les mêmes arguments que le dictateur naissant avait invoqués contre la Sarre et qu'il va invoquer contre l'Alsace-Lorraine. Jean de Pange envisage une fédération de confédérations en Europe (48). Il écrit le 6 octobre 1939 : « *On croyait qu'en libérant les nations on assurait la paix. On voit maintenant que cela ne suffit pas et qu'il faut les organiser par groupes fédérés* » (49). Mais il regrette que le bassin danubien soit un panier de crabes qui se battent entre eux sans se préoccuper du fait que le panier tout entier risque d'être emporté par une grande puissance.

Jean de Pange peut être classé parmi les catholiques idéalistes qui ont milité pour le rapprochement franco-allemand (50). Pour lui, la patrie est moins un territoire, le sol sur lequel ont vécu nos pères que l'idéal auquel ils se sont dévoués et dont nous sommes dépositaires. Il défend la résistance à Hitler en Autriche et en Allemagne. Après l'occupation de l'Autriche, il s'adresse de Paris en allemand aux Autrichiens dont il souhaite un mouvement de libération, mais dont il oublie que seule une élite a refusé l'occupation nazie. Le 7 décembre 1938, il compare à une croisade cette guerre de libération, poursuivie au nom des plus hautes valeurs spirituelles (51). Il croit que toutes les

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

nations du continent sont dévorées par le remords d'avoir rompu avec leurs traditions et que seule l'Angleterre a la conscience pure (52). Selon lui, les nationalistes intégraux, qui ont voulu l'occupation de la Ruhr, refusent d'admettre qu'elle a frayé à Hitler le chemin du pouvoir (53). Il a le courage de dire que cette guerre dépasse le cadre des guerres nationales et qu'elle est menée au nom de la liberté. Il souhaite que les émigrés eux-mêmes invitent le peuple allemand à rejeter le national-socialisme. Il trouve tragique d'être obligé d'exciter l'opinion publique contre « l'Allemagne » en vue d'obtenir simplement qu'elle résiste à Hitler (54).

Jean de Pange est persuadé que le rôle des pays rhénans est de jouer vis-à-vis de la Prusse le rôle de l'Alsace vis-à-vis de la France. Il oppose l'idée fédéraliste à l'idée totalitaire qu'il voit en germe dans le nationalisme (55). Il assiste encore le 26 février 1941 au Théâtre français à la représentation *Kabale und Liebe* de Schiller. Comme Barrès, il ne fait pas la guerre à cet écrivain qui « *représente au contraire cette Allemagne contemporaine de la Révolution française qui a paru si près de s'entendre avec nous* » (56). Il croit que la défaite de ses idées n'est que la conséquence de l'affaiblissement intellectuel des Européens et de la banqueroute de l'esprit à laquelle nous assistons depuis la mort de Hegel et l'avènement du matérialisme. Cela est vrai pour la France, mais aussi de l'Allemagne où la Révolution accompagnant la défaite allait faire table rase du passé et libérer un vieux fond d'anarchie que la rude discipline prussienne avait comprimé jusqu'en 1918.

### JEAN DE PANGE DISCIPLE OU CONTRADICTEUR DE BARRÈS ?

Jean de Pange répudie le principe des nationalités parce qu'il se sait aristocrate et chrétien (57). Selon lui, le nationalisme serait un abus du principe démocratique : il reposerait sur la confusion de questions intellectuelles et de questions politiques. Le manque d'élites responsables conduit à croire qu'il suffit d'occuper un territoire pour obtenir ce qu'on réclame (58). Il pense que la remilitarisation de la Ruhr sans l'accord des alliés n'a été qu'une continuation des errements qui ont conduit au boulangisme et à l'affaire Dreyfus. Pour lui, le nationalisme confond la notion, mystique, de nation, avec celle, politique, d'Etat (59). Il affirme que la langue, les mœurs, les traditions d'une population forment un corps mystique et que le devoir des forts est d'aider les faibles. Ainsi une Nation est d'autant plus grande qu'elle remplit ce devoir avec plus de désintéressement (60). Selon lui, le matérialisme moderne serait aussi incarné, comme l'Etat, par un courant du judaïsme, contrairement à l'esprit des prophètes d'Israël qui ont défendu la réforme par la justice. Il admire l'esprit rhénan, exemple type de double culture, toujours hostile à l'absolutisme de l'Etat (61).

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

Jean de Pange est-il utopiste ? Par ses articles, par ses livres, — « *Les libertés rhénanes* » et « *Les soirées de Saverne* » — il « *soutient ceux qui pensent que le rôle de l'Alsace et de la Lorraine n'est pas de former un barrage, mais, au contraire, un lien entre la France et l'Allemagne* » (63). Il prophétise que les deux nations se comprendront un jour et uniront leurs efforts. Il voit dans la Rhénanie un pont entre l'Allemagne et la France (64). Je le suivrai dans ses critiques de Barrès avant de montrer que le nationalisme de ce dernier n'est pas niveleur et expansionniste, au sens où on l'entend habituellement.

### Un critique éclairé de l'esprit de conquête

Jean de Pange reconnaît que Barrès, lors de ses cinq conférences données à Strasbourg en 1920, a voulu couronner son œuvre en proposant la « *conquête morale des pays rhénans* ». Mais il insiste sur la déception du public qui attendait autre chose (65). Revenu en Alsace-Lorraine en 1919, lui-même œuvre avec le docteur Bucher au sein de la commission d'adaptation des territoires recouverts (66). Il fonde avec ce dernier l'association « *Les amis de l'Université de Strasbourg* ». En novembre 1920, c'est comme Lorrain que Jean de Pange souhaite la bienvenue à Barrès dans cette société (67). Il justifie par trois raisons sa présence dans la capitale d'une province qui présente peu d'affinités historiques ou ethnographiques avec la nôtre :

1. il rappelle d'abord le prestige de l'Université de Strasbourg qui dépasse de beaucoup les limites de l'Alsace ;
2. il évoque ensuite les liens qui ont intimement mêlé les Lorrains aux populations rhénanes, en particulier les liens continus jusqu'à la Révolution entre les Trois Evêchés et l'Electorat de Trèves ;
3. il défend enfin la création à Mayence d'une école de droit susceptible de répandre la culture française et qui serait un rejeton de l'Université de Strasbourg.

Jean de Pange souligne que la terre austrasienne fut le berceau de l'Empire franc : « Pour justifier l'usurpation des empereurs saxons au x<sup>e</sup> siècle, le droit public de l'Allemagne orientale déclara : « *C'est l'armée qui fait l'empereur* ». Par opposition avec cette brutale maxime, sous laquelle le monde devait rester courbé pendant près de mille ans, notre enseignement fera connaître le magnifique idéal de l'Empire carolingien, véritable prototype de la société des Nations, qu'il eût été si beau de voir siéger dans le pays rhénan, auprès du tombeau de Charlemagne » (68). Pour Jean de Pange, des contacts multipliés donnaient aux Lorrains, sur tous les autres Français, une sorte de privilège pour l'étude de la pensée germanique. Il rappelle avec quelle amertume on reproche aux Français « *d'avoir, il y a cent vingt ans, éteint ces magnifiques foyers de culture rhénane qu'étaient*



## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

*les Universités de Trêves et de Mayence. Les Rhénans disent, qu'ayant nivelé toutes leurs traditions, nous les avons livrés pieds et poings liés à la culture prussienne que représente l'Université de Bonn* » (69). C'est là une critique de Barrès et de son exaltation des génies providentiels (70).

Dans *Barrès et le génie du Rhin*, Jean de Pange, résume ainsi l'intervention de Barrès à Strasbourg : il « nous conviait à étudier avec lui « les dispositions d'un Mosellan qui trouve dans la vieille Lotharingie son parfait climat moral ». Il analysait donc le « sentiment du Rhin », de sa vie légendaire, du cœur charitable de ses populations, de sa vie sociale et continuait en décrivant la tâche nouvelle que la France avait à remplir sur le Rhin » (71). Mais Jean de Pange oppose deux conceptions du rayonnement de la France :

1. celle de l'Ancien Régime qui s'appliquait à « une pénétration lente, qui sans altérer les formes de l'administration, ni les rapports apparents avec le corps germanique, eût insensiblement placé les Etats rhénans, et en particulier l'Etat de Trêves, sous la protection de la France » ;
2. celle qui, de 1800 à 1813, a obtenu des résultats importants, mais au prix d'une politique dominatrice qu'il reproche à Barrès de vouloir réactualiser.

Il conclut ainsi : « Au lieu de tant insister sur la domination napoléonienne qui rappelle aux Rhénans le temps où ils formaient de simples départements français, n'y aurait-il pas lieu de s'étendre un peu sur l'époque antérieure, qui correspond mieux aux réalisations actuellement possibles ? » (72). Certes Barrès a jadis montré dans des pages inoubliables comment, sans avoir l'impression de sortir de la Lorraine, nous pouvons descendre la Moselle jusqu'au Rhin. De ce fait : « Les Lorrains ont été si intimement mêlés, pendant des siècles, à la vie des populations rhénanes, qu'ils se considèrent comme des intermédiaires naturels entre ces populations et la France. [...] Ces contacts multipliés donnaient aux Lorrains une sorte de privilège pour l'étude de la pensée germanique » (73).

Jean de Pange précise sa pensée dans un passage de l'ouvrage *Barrès parmi nous* (74). Il rappelle qu'il n'a pas trouvé dans *Le Génie du Rhin* le grand élan moral qui animait la description de la Moselle dans *L'appel au soldat* : « Quand Barrès prétendait que malgré la variation de nos doctrines, écrit Jean de Pange, nous étions toujours « au milieu des Rhénans la nation missionnaire », je sentais bien qu'il ne suivait pas la réalité. Pour moi, l'Alsace, la Sarre, les pays rhénans sont avant tout de merveilleux moyens d'entrer en contact avec l'âme allemande et d'agir sur elle. Or, à cet égard, la pensée de Barrès restait divisée entre deux attitudes : celle de l'humanisme et celle du nationalisme. Au moment où l'Allemagne, au lendemain de l'autre guerre, sans cadres, sans traditions, cherchait sa voie, il était pos-

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

*sible de faire sa conquête morale, de rétablir des liens si étroits qui nous avaient unis à elle au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais pour la transformer, il ne fallait pas la craindre* ». Il rappelle son opposition passée à Barrès sur la politique à suivre : Barrès tendait à mettre sur le Rhin une frontière qui devait favoriser les tendances séparatistes, alors que lui-même voulait au contraire éviter toute apparence de contrainte et « *voir seulement dans les pays rhénans les apparences qu'elles offriraient pour exercer une influence dans le reste de l'Allemagne et préparer ainsi la restauration de l'esprit européen* ». Peut-être Jean de Pange idéalise-t-il la politique de protection exercée par les rois de France à l'égard des princes des pays rhénans. Ne s'agissait-il pas d'une occupation militaire qui n'était qu'une annexion déguisée ? Certes les libertés locales étaient apparemment respectées. Mais la Révolution et l'Empire n'ont fait que continuer le mouvement d'expansion du royaume (75).

### **Barrès est-il si éloigné de Jean de Pange ?**

Selon Eric Roussel, au motif que Barrès a souvent versé dans un anti-germanisme systématique, on n'a jamais examiné sérieusement la thèse qu'il a exposée dans *Le Génie du Rhin* (76). Ce serait bien une grande idée d'avenir qu'il soutient : « *L'occupation de la rive gauche du Rhin prévue par le traité de Versailles n'est pas à ses yeux le gage d'un équilibre durable. [...] De manière concrète le vœu de Barrès est de transformer ces régions frontalières en une sorte de bastion moral susceptible de contrebalancer et peut-être de vaincre l'Allemagne prussienne toujours hantée par les vieux démons de la guerre* » (77). Il exposa ce projet dès 1919, peu après l'entrée des troupes victorieuses à Metz : « *Le génie rhénan est à la fois germanique et latin, il y a des manières de travailler et des manières de sentir qui sont propres aux pays de Lorraine, d'Alsace et de Luxembourg, au Palatinat et à toute la terre celto-rhénane* » (78). C'est donc bien le destin de l'Europe qui préoccupe Barrès. Certes la Prusse centralisatrice gêne tout, comme Barrès le concède à Maurice Martin du Gard en 1922 : « *On croit que je veux l'Europe pour monter la garde. Les imbéciles ! Il s'agit de bien autre chose. Il s'agit d'axer l'Europe* » (79). C'est pourquoi, rien ne serait plus absurde que de prétendre que Barrès veut imposer une culture latine à l'Allemagne. Il ne rejette pas en bloc la pensée allemande, il l'analyse et la sépare de l'apport récent de l'esprit prussien (80). Aussi Eric Roussel considère *Le Génie du Rhin* comme l'ouvrage probablement le plus prophétique du romancier de l'énergie nationale (81).

### **La pensée de Barrès, quoique marquée par l'obsession des frontières, a évolué**

Dans *Les Déracinés*, Barrès montre comment un groupe de jeunes Lorrains passe de la conscience individuelle à la conscience collective (82). Cela correspond à accepter, malgré les souffrances passées, l'intégration de

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

la Lorraine dans la nation française. Mais il refuse l'uniformisation étatique autant que l'universalisme kantien (83). Il souhaite une décentralisation, c'est-à-dire un ensemble de réformes destinées à reconstituer la patrie, à lui « *refaire une tête libre et un corps vigoureux* » (84). Il critique le nationalisme centralisateur. Le mot « *décentralisation* » renvoie chez lui à la multiplication des centres de décision : il prend un sens positif et « *signifie regain de vie organique* » (85). Ainsi le jeune Barrès, d'esprit anarchiste et cosmopolite, comprend progressivement la nécessité de l'ordre. Mais, s'il veut multiplier les centres de vie (86), il n'adhère pas à quelque système artificiel, se faisant le chantre d'un retour aux lois naturelles et historiques.

En effet Barrès ne fonde pas le Contrat social sur l'asservissement des mois particuliers au moi collectif tel que Rousseau l'a conçu. Il croit possible une liaison naturelle des énergies et des libertés fondée sur l'admiration des grands hommes (87). La variété des individus perfectionnerait la patrie et la variété des nations et des cultures la civilisation (88). Son modèle d'accord entre une personnalité et un destin politique est Napoléon tel que Hegel le décrit à Iena (89). Mais Barrès ne fait pas crédit, comme Hegel, à une raison universelle à laquelle le politique devrait s'identifier. C'est à cette croisée que Barrès tourne le dos à l'humanisme et s'engage, pour le meilleur et pour le pire, dans le chemin risqué du nationalisme (90). Reprenant la formule de Pascal, « *le propre de la puissance est de protéger* », il se fait le chantre des chevaliers servants de la France qui affrontent la mort avec l'héroïsme des anciens martyrs afin que la France vive et soit fidèle à sa vocation propre. La France a, selon lui, le devoir de réaliser plus de justice et plus de beauté sur la terre (91). Les Barbares représentent, pour lui, le pangermanisme, le militarisme prussien et l'impérialisme allemand (92). Barrès s'oppose à ce que la France soit exclusivement « *la patrie des Droits de l'homme* » : « *Dans son abstraction, cette conception revient à ses yeux à faire du pays un no man's land offert sans défense au pillage des prédateurs socio-économiques et aux convoitises des puissances étrangères qui se gardent de mettre en pratique les mêmes généraux principes* » (93). Cependant il ne veut pas laisser à ses adversaires la prérogative exclusive d'un idéal mobilisateur (94). Il reconnaît que la France doit « *transvaser* » en elle-même les bienfaits qui lui viennent de l'étranger et qu'il y a aussi à ce qu'elle dispense les siens vers le dehors (95). Si Barrès aime son pays, il rêve d'une Asie intérieure (96). Mais, pour Barrès, la « *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* » fait aussi partie de sa propre tradition éthique et politique. Il veut seulement privilégier concrètement les droits du citoyen qui sont attachés aux membres de la nation française.

Ainsi la patrie demeure, pour Barrès, un corps en perpétuel devenir qui relie les individus dans leur liberté, leur mobilité, leur créativité (97). Avant la guerre de 1914, Barrès a persuadé Jaurès de la nécessité de résister aux ambitions hégémoniques allemandes et de préparer le pays à une guerre pro-

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

bable : si la France n'en sortait pas victorieuse, l'héritage de la Révolution française tomberait en déshérence. Il reproche pendant la guerre aux socialistes et aux catholiques allemands de partager les ambitions pangermaniques du pouvoir impérial. Dans *Les diverses familles spirituelles de la France* il écrit : « Cette catholicité, ce souci de l'humanité entière, c'est la marque du génie national, c'est une note généreuse et profonde dans laquelle s'accordent toutes nos diversités » (98). Ainsi Barrès refuse les « *mondess-prisons* » que constitueraient des nations fermées sur elles-mêmes.

Mais Barrès n'a pas commencé à poser les problèmes rhénans en 1914. Sa pensée face à l'Allemagne s'exprime déjà dans *Le Soldat du Rhin* et *Les Bastions de l'Est*. Il envisage, en 1915, comme un minimum le rattachement de la Sarre, puis du Palatinat et de Trèves à la France. Il propose cependant une annexion « *raisonnable* » et déclare : « *Il faut que la France demande après la victoire une frontière qui ferme et qui soit rationnelle et défendable* » (99). Pour Barrès, la sécurité de la France exige la présence de la France sur la rive gauche du Rhin. Il utilise le concept d'« *expansion défensive* ». Mais il propose surtout des liens économiques et une présence culturelle. En effet, dans sa *Méditation sur le cimetière de Chambière*, en novembre 1918, il déclare : « *Je ne me réjouis pas seulement de voir nos soldats sur le Rhin, mais notre pensée* » (100). En fait il envisage d'abord une « *méthode ferme mais sans brutalité, sans tracasserie* » et ensuite plutôt une annexion indirecte : « *Il faut porter au Rhin notre frontière militaire, et, je l'espère bien, notre frontière économique, le reste suivra à son heure* » (101). D'abord orienté vers l'idée d'une séparation de la Rhénanie du reste de l'Allemagne, il n'exclut pas une simple autonomie dans l'Allemagne par rapport à l'hégémonie prussienne. Il veut concilier une conception géostratégique sur le Rhin à une conception idéaliste plus généreuse. Certes il avance les anciens bastions de l'Est sur le Rhin. Mais il n'est pas animé d'une haine aveugle. La France doit se prémunir contre le germanisme, mais sans s'appauvrir. Il dégage les caractères originaux de la Rhénanie qu'il rapproche de la civilisation celtique en l'opposant à la civilisation germanique proprement dite. Il affirme cependant : « *J'ai hâte de le dire : pas d'annexion, pas d'assimilation simpliste. Ce serait une terrible erreur* » (102). Les Français auraient été toujours des éveilleurs pour les Rhénans. Selon lui, la France devrait tendre la main aux Rhénans et leur servir de guide : « *La garde du Rhin* » *reste donc pour lui comme le garant et la base d'une véritable politique rhénane, quels que soient ses modalités et ses aboutissements. Et c'est d'ailleurs ce que lui reprochent certains comme Jean de Pange...* ».

Ainsi Barrès voudrait toujours créer une frontière sur le Rhin. Sa pensée est bien partagée entre deux attitudes : celle du nationalisme et celle de l'humanisme. Mais il paraît de plus en plus lucide sur les sentiments réels des Rhénans qui restent avant tout des Allemands. Il approuve l'opération sur la Ruhr, mais son ton paraît modéré. S'il distingue les légalistes et les

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

séparatistes, il déclare : « *On fausserait le problème si l'on croyait que les paroles des autonomistes rhénans sont nécessairement des paroles françaises* » (103). Son objectif constant demeure cependant de rapprocher la France de la Rhénanie et de séparer cette dernière de la Prusse. Il envisage une vaste région transfrontalière englobant la Rhénanie, l'Alsace et la Moselle. Ces régions formeraient un territoire de transition, une sorte de bastion moral. Ainsi la Rhénanie apparaît à Barrès à la fois comme un bouclier et comme une garantie de paix. Elle serait la condition d'un futur dialogue franco-allemand et d'une paix « *génératrice de bienfaits* ». Jean-Claude Deltheil estime que l'idée de Barrès d'un rapprochement avec une Rhénanie d'abord bastion, glacis de défense, ensuite élargie dans la conception d'une zone de paix européenne, se serait enfin encore agrandie jusqu'à limiter le rôle de barrière pour en faire dans l'avenir un lieu d'échange où la meilleure France et la meilleure Allemagne se rencontreraient (104). Mais son idéalisme, s'il rejoint celui de Jean de Pange, est loin en deçà de l'intuition européenne de ce dernier.

### **Le rêve de réconciliation européenne de Jean de Pange s'est-il réalisé ?**

Si Barrès, pendant la Grande Guerre est un intellectuel de l'arrière qui s'efforce de maintenir le moral des troupes et d'obtenir que soit amélioré leur bien-être, Jean de Pange combat en première ligne du front. Il termine la guerre avec le grade de capitaine, la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec trois citations. Il n'oublie rien de la tuerie fratricide. Affecté au service d'Alsace-Lorraine créé dès 1918, il assiste à la mise en place des instances de la souveraineté française : « *Son cœur et son éducation le portent à respecter les différences et à admettre la pluralité des cultures. Intellectuellement étranger au système mental de la réduction à l'unité, il est vite choqué par les maladresses accumulées par le pouvoir parisien, ses envoyés et ses partisans locaux. Il mesure l'injustice et la bêtise qui font de ces années vingt tout le contraire d'un lit de roses pour les Alsaciens et les Lorrains* » (105).

Selon Jean de Pange, le Rhin a rarement servi de frontière sur tout son cours, même à l'époque romaine (106). Le bassin rhénan aurait spontanément donné naissance à une confédération de villes fondée sur un idéal religieux et humanitaire. Elle avait pour objet « *le culte de la paix et l'observation de la justice au-dessus de toutes les guerres et les discordes* » (107). Les membres de la confédération donnaient pleins pouvoirs à leurs députés. Si l'un des confédérés était l'objet d'une attaque injuste et s'il ne pouvait résister par ses propres forces, la confédération était tenue de le secourir. Est-ce déjà, comme le croit Jean de Pange, la préfiguration de la *Société des Nations* ? Celle-ci n'a-t-elle pas démontré son impuissance, alors que l'OTAN a permis de préserver la paix pendant la guerre froide ? L'aristocrate combattant valeureux de la Grande Guerre reproche au gou-

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

vernement français en 1921 d'avoir trahi ses engagements. Selon lui, Clemenceau aurait adhéré aux quatorze articles de Wilson avant les pourparlers de l'armistice, « sans y introduire les réserves nécessaires à la protection des intérêts de la France » (108). Or dans le naufrage de l'Empire allemand, ses dirigeants se sont « *raccrochés à la planche de salut que leur offrait le programme du président Wilson* ». Celui-ci avait en effet mis en avant le principe des droits des peuples à disposer d'eux-mêmes que les vainqueurs de Napoléon I<sup>er</sup> n'avaient pas respecté après sa défaite. Si l'Angleterre s'est seulement contentée de réclamer la supériorité du commerce maritime au nom de ses intérêts de grande puissance, la France a réclamé des compensations en des termes très vagues, n'envisageant qu'après coup un démantèlement inacceptable de l'Allemagne, alors que la proposition de création d'une régionalisation dans le cadre de l'Allemagne aurait pu permettre de mieux défendre nos intérêts économiques par des liens commerciaux privilégiés avec la Rhénanie. On voit l'importance qu'il accorde au respect des contrats et de l'Etat de droit (109).

Jean de Pange ne comprend pas l'intransigeance jacobine et prend parti pour les résistants attachés à leurs traditions, à leurs libertés culturelles et religieuses, à leurs droits. Installé à Phalsbourg dès juillet 1920, il tient salon et reçoit avec son épouse des personnalités nombreuses pour débattre de la question alsacienne, de la réconciliation franco-allemande et de l'avenir de l'Europe. Barrès s'était fait critiquer par les nationalistes de Paris en osant, dans *Au service de l'Allemagne*, prendre parti pour les Alsaciens qui défendent la culture française en acceptant de rester au pays et de porter l'uniforme allemand pour éviter la colonisation prussienne. Jean de Pange adopte une attitude courageuse semblable, quoique symétrique, lorsqu'il défend les autonomistes alsaciens en 1929, ce qui lui valut d'être accusé de crime de lèse-patriotisme.

## CONCLUSION

L'Europe de Barrès n'est pas comme celle d'aujourd'hui une association entre égaux réunis dans une intention pacifique, mais « *une formation hiérarchisée, à tête allemande, destinée à seconder l'Allemagne pour la conquête du monde* » (110). C'est pourquoi, alors que Jean de Pange rêve d'une Europe construite sur le modèle du défunt empire d'Autriche, Barrès se méfie d'une Europe pangermaniste. Contrairement à Jean de Pange, il se place plutôt dans la famille d'esprit des politiques que des idéalistes (111). Certes, comme l'écrit son fils Philippe, il n'était nullement fermé à l'idée qu'un jour les conditions du monde pourraient changer et il envisageait l'éventualité à long terme d'une fédération européenne. Il anticipait ainsi sur « *l'Europe des patries* » défendue par le général de Gaulle : « *Il signalait cependant l'ordre d'urgence qui donnait priorité au nationalisme* » (112).

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

L'historien juif Zeev Sternel a une vision téléologique de cette période de l'histoire. Il oppose sans nuance les Lumières au nationalisme fascisant (113). Jean de Pange n'est pas loin de penser que le national-socialisme est en germe dans le *Les Déracinés* de Barrès (114). Or des gens qui sont devenus fascistes en ont côtoyé d'autres qui sont devenus gaulistes (115). Le plus barrésien des hommes politiques est le général de Gaulle. Le plus authentique fils spirituel de Barrès est l'écrivain résistant Albert Camus dont le père est mort au front pendant la Grande Guerre (116). Certains pacifistes ou socialistes qui ont critiqué Barrès après la victoire de 1918 ont sombré dans la collaboration avec le nazisme alors que le fils de Barrès a rejoint Londres pour combattre Hitler. L'article 148 de la constitution de Weimar votée en 1919 prévoyait pour toutes les écoles allemandes un enseignement donné dans le sens de la réconciliation des peuples. Qu'en a fait le peuple allemand ? La montée de l'hitlérisme est-elle due aux maladresses du gouvernement français comme le croit Jean de Pange ou à un trait permanent du peuple allemand avec ses résurgences païennes comme le pressent Barrès ?

La foi de Jean de Pange le rend méfiant vis-à-vis du nationalisme. Il note qu'une communauté peut être fondée sur l'idée de la nation au sens spirituel, mais non sur l'idée de la race (117). En prison, il comprend combien sont relatives les notions de races et de nationalités, pour lesquelles les hommes meurent : « *Ce sont les meules de Dieu* » (118). Il constate que la guerre de 1940-1945 n'est pas une guerre nationale, mais une guerre de religion, une guerre pour la liberté (119). Jean de Pange défend le regroupement des nations européennes en une seule famille dans le même espace démocratique avec l'acceptation d'un idéal religieux. En tant que croyant, il insiste sur la culture catholique du bassin rhénan et l'esprit de tolérance qui a régné dans les villes libres et principautés de la Lotharingie. Son optimisme transparaît dans sa profession de foi régionaliste et européenne (120).

Barrès, malgré son attrait pour le catholicisme, demeure agnostique. Il a certes défendu la restauration des églises au Parlement, mais aussi le développement des laboratoires au service de la science (121). Attiré par le mysticisme païen de l'ancienne Lorraine qu'il a fait revivre dans *La Colline inspirée*, il veut concilier toutes les familles spirituelles de la France, y compris les juifs et les athées pour fortifier la nation. Mais il se rend compte que la nation est un corps insuffisant. Aussi exprime-t-il un rêve vague de dépassement (122). Barrès représente un nationalisme français dont la grandeur, selon J. M. Domenach, est d'avoir constamment combattu une tentation à laquelle une certaine gauche aurait volontiers cédé : « *Celle de se résigner à ce que la France devienne une pure patrie idéale, maîtresse de l'esprit, des arts et de la haute couture et, pour prix de ce magistère, d'abandonner à l'Allemagne la puissance industrielle et la direction politique de l'Europe. C'est cette démission que Barrès traque chez ses adversaires, avec une violence injuste quelquefois...* » (123)

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

Dans le débat qui oppose Jean de Pange à Maurice Barrès, le premier, fervent Européen, a certainement raison, si on se place sur le long terme. Si Barrès n'est guère un rêveur, il a cependant intégré dans son nationalisme une part de l'idéal révolutionnaire qui fait de la France un pays expansionniste. Mais la *Société des Nations* prônée par Jean de Pange n'a pas empêché le développement du nationalisme de Hitler et la guerre de 1939. Barrès aurait préconisé la fermeté au moment de la remilitarisation illégale de la Ruhr. Avec lui, c'est déjà le débat sur la guerre préventive qui est posé (124). En suivant Barrès, peut-être que Jean de Pange n'aurait pas été arrêté le 16 mai 1941, à Paris, par la Gestapo, pour avoir lutté, à partir de 1930, contre le nazisme (125). Jean de Pange a bien compris qu'en approfondissant son individualisme, Barrès est arrivé au nationalisme. Mais il trouve dans le nationalisme tous les défauts de l'individualisme. Il aurait voulu que Barrès, après avoir été un des pères spirituels du nationalisme, enseignât à le dépasser, « *en créant un état d'esprit transnational, en prenant conscience de la solidarité de l'Occident* » (126). Barrès le dépasse si bien qu'il ouvre son esprit au-delà de l'Occident (127). En effet le croisé Barrès, après la paix, déboucle son armure et la dépose sur le gazon d'un jardin oriental, se laissant aller, dans un rêve d'artiste, à des confidences périlleuses (128). Si Barrès vivait aujourd'hui, n'aurait-il pas aimé de même les relations privilégiées pratiquées présentement entre la France et l'Allemagne (129). Il serait à coup sûr un Européen demandant le respect des différences nationales, comme il souhaitait le respect des provinces dans la nation française. Prophète, il le fut certes, dans sa dernière œuvre, *Pour la haute intelligence française*, rédigée peu de temps avant sa mort. On y suit son combat pour la recherche, tant privée que publique. Il a compris les enjeux de la modernité dans un espace mondialisé. Il écrit en effet dans les *marginalia* : « *C'est une nouvelle guerre qui commence : la lutte économique, l'Europe vient de former le monde. Ce n'est pas l'heure des dancings, ni du grand soir anarchiste* » (130).

## NOTES

1. Jean de Pange, cinquième fils de Jean, septième marquis de Pange et d'Amélie Grasset, naquit à Paris, le 6 avril 1881. Il épousa Pauline de Broglie, elle-même membre de notre Académie. Il combattit à Verdun pendant la Grande Guerre. Il fut arrêté par les Allemands et incarcéré pendant la dernière guerre : « *Souvent il se rendait à Pange, occupée par les Prussiens* ». Dans sa cantine, à Verdun, il n'avait que deux livres, le *Faust* de Goethe et l'*Imitation* [de Jésus Christ] : « *Je fais la guerre aux Prussiens, mais pas à Goethe* », disait-il.



## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

2. C'est aussi pourquoi, contrairement à Jean de Pange, il n'a pas été épargné par « *les caricatures revanchardes dénonçant le germanisme* ». Cf. HOLZWEG (Jean), *Redécouvrir Jean de Pange*, L'Ami Hebdo, n° 13, 3 mars 2003.
3. L'extension de proche en proche de la relation plénière d'amour peut-elle faire l'économie des règles communes ? Barrès a écrit dans sa jeunesse *L'ennemi des lois*. Il voit une forme d'intolérance politique dans la soumission de tous les hommes pour leur bien à un ordre juridique uniforme. C'est, selon lui, méconnaître les droits de l'individu et tout ce que la vie comporte de variété et de spontanéité.
4. « *Barrès était un bourgeois d'abord et avant tout. Sa solidarité historique avec la bourgeoisie explique son attachement à l'héritage de 89, attachement qui dissocie son itinéraire de celui de Maurras* ». VARTIER (Jean), *Barrès et le chasseur de papillons*, Editions Denoël, 1989, p. 8.
5. La conquête d'un empire colonial faisait alors passer à l'arrière-plan l'idée de revanche.
6. Jean Vartier compare le Barrès nationaliste à un phare qui s'obscurcit : « *L'ex-disciple de Kant et de Hegel oubliait ses pèlerinages à Bayreuth et ses pâmoisons de wagnérien transi. Les Allemands n'étaient plus que de lourdes bottes, mais remplies de crottin, tandis que leurs officiers poussaient au vol, au viol et au massacre des enfants, à toutes les souillures* ». VARTIER (Jean), *Barrès et le chasseur de papillons*, Editions Denoël, 1989, p. 23. L'amour de l'art doit-il faire oublier les injustices et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ?
7. NAJDAH (Sarah), *Maurice Barrès*, Flammarion, 2000, p. 138-139. Lors de l'affaire Dreyfus, Jean de Pange comprend, comme Barrès, le sens profond du débat, ce qui le situe dans le même camp : « ... on citait le mot que Goethe prononça en 1783 à Mayence : « *J'aime mieux commettre une injustice que supporter un désordre.* » *Attaquer le jugement rendu par le conseil de guerre, n'était-ce pas causer un désordre puisque c'était s'élever contre le respect dû à la chose jugée et en définitive porter atteinte à l'honneur de l'armée ? Si ce sentiment n'avait pas été général, on ne s'expliquerait pas l'enthousiasme avec lequel fut créé, à la fin de 1898, le parti de « la Patrie française », qui vit adhérer à son programme presque toute l'Académie française* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia Paris, 1951, p. 47. Dans cette affaire, deux combats pour la justice s'opposaient : défendre l'honneur de la France ou l'honneur d'un individu. Jean de Pange se rendra compte plus tard de son erreur de jugement sur la conduite des maîtres de l'École des chartes dont l'opinion était minoritaire. Le retour de l'Alsace-Lorraine lui a en effet permis d'entrevoir, pour la France, la possibilité de reprendre « *sa mission d'apôtre de la Justice et du Droit* » : « *Aujourd'hui où les minorités nationales sont, à l'Est de l'Europe, victimes du traitement que l'on sait, qui donc chez nous ne reconnaît les Droits de l'homme et n'est prêt à honorer ceux qui les défendent ?* » Idem, p. 48.
8. Ils auraient voulu la reddition plutôt que la victoire. Pendant le siège de Paris, ils auraient dû résister avec le peuple et déjà soutenir une guerre de partisans avec les moyens qui seront utilisés lors de la Seconde Guerre mondiale Cf. L'œuvre de Maurice Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, V, Le Club de l'Honnête Homme, 1966, p. 40-42.
9. « *Certains jeunes hommes ne portent aux nues qu'une seule femme, leur mère, et c'était le cas de Barrès qui se sentait redevable de la sienne et de sa lignée rhénane qu'elle incarnait de la presque totalité de ses enthousiasmes et de ses dons* ». VARTIER (Jean), *Barrès et le chasseur de papillons*, Editions Denoël, 1989, p. 93.
10. VARTIER (Jean), *Barrès et le chasseur de papillons*, Editions Denoël, 1989, p. 7.
11. Goethe sera pour lui une « *réserve de poésie* ». Il le rattachera à son « *rêve d'Orient* ».

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

12. DELBREIL (Jean-Claude), *Les Limites du nationalisme barrésien. Barrès et la Rhénanie*, broch. in 8, 253, Médiathèque de Metz, p. 79.
13. Barrès manifeste un double souci : 1) Il ne veut pas que les intérêts extérieurs de la France soient sacrifiés à ses intérêts intérieurs, notamment à propos de l'Alsace-Moselle. 2) Il souhaite que la France devienne un modèle pour les autres peuples, notamment en appliquant aux provinces françaises le principe du fédéralisme : « *Le fédéralisme, ce n'est pas seulement de la politique intérieure, c'est une politique d'exportation qui aurait du retentissement sur l'Allemagne, qui, on l'oublie trop, est un empire fédéral ; sur l'Autriche, où il s'impose ; sur l'Italie, où il réapparaîtrait, pour le plus grand bien de la civilisation italienne et pour notre sécurité ; sur l'Espagne, où la Catalogne le réclame ; sur les îles Britanniques où il résoudreait la question irlandaise* ». *Scènes et doctrines du nationalisme*, Œuvre de Maurice Barrès, Club de l'Honnête Homme, 1966, V, p. 446.
14. « *Pour les professeurs de l'École des chartes, la guerre n'était pas le but suprême de l'activité humaine. L'étude du passé, à laquelle ils n'apportaient pas l'étroitesse des vues qu'on reproche bien souvent aux chartistes, les entretenaient dans la généreuse conviction que le Droit et la Morale finissaient toujours par triompher* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia Paris, 1951, p. 45. Notre chartiste note cependant avec amertume : « *Chaque été, quand nous revenons dans le pays messin, nous trouvons de nouvelles terres remuées, de nouveaux glacis, de nouvelles troupes, de nouveaux préparatifs de guerre. Que la guerre soit en route, qu'elle s'avance inexorablement vers nous, c'est ce qui en Lorraine semble aussi certain que le retour des saisons* ». Idem, p. 44.
15. « *A Vienne, l'Europe lui était apparue dans toute sa splendeur, mais cette splendeur était déjà frappée de mort* ». DE BOISDEFRE (Pierre), *Hommage à Jean de Pange*, Grasset, 1958, p. 109.
16. DE BOISDEFRE (Pierre), *Hommage à Jean de Pange*, Grasset, 1958, p. 111.
17. DE PANGE (Jean), *Les Deux Cités*, Paris-Neuchatel, Editions Victor Attinger, Occident, 1929, p. 107.
18. DE BOISDEFRE (Pierre), *Hommage à Jean de Pange*, op. cit., p. 106.
19. Le dernier en date est le marquis Roland de Pange nommé membre correspondant en 1985.
20. « *C'est à Vienne que j'ai appris à connaître la véritable Allemagne telle qu'elle s'était épanouie avant que le dur génie de Napoléon l'eût forcée à se cuirasser, à se soumettre à l'apprentissage de la guerre* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia Paris, 1951, p. 15. Jean de Pange voit dans Vienne, jusqu'à une époque récente, le boulevard de la Chrétienté contre l'Islam : « *Vienne était alors la Kaiserstadt, la ville impériale consacrée à la gloire des Lorraine-Habsbourg qui, on le sentait, n'étaient pas une dynastie nationale. De toutes les capitales de l'Europe aucune n'avait autant le caractère transnational* ». Idem, p. 17.
21. L'expression « *maison commune* » est de François-Joseph.
22. « *Des meules des hommes sort la farine avec laquelle on fait le pain dont nous vivons. Mais que devient la poussière humaine qui sort des meules de Dieu ? [...] Chaque nation, quand elle passe sous les meules de Dieu, laisse tomber la robe d'iniquité tissée autour d'elle par les hommes qui flattent ses pires instincts. Puis elle est broyée pour être transformée en une farine blanche, image de la communauté purifiée* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia Paris, 1951, p. 7 et 8.
23. Jean de Pange rappelle qu'à Vienne, les traditions françaises se trouvaient transplantées et survivaient au régime qui les avaient fait naître : « *Contrairement à*

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

- l'opinion commune, la grande faute ne fut pas de n'être pas intervenu à Sadowa – nous n'étions pas en l'état de le faire et personne ne prévoyait un succès aussi foudroyant – ce fut de n'avoir pas conclu l'alliance autrichienne qui nous était offerte* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia Paris, 1951, p. 20. Les princes lorrains sont depuis si longtemps mêlés à la vie de l'Allemagne qu'ils ne peuvent la haïr. Ils réservent leur mépris à l'Empire tout neuf créé à leurs dépens. Jean de Pange reproche à la France d'avoir préféré l'alliance russe à l'alliance autrichienne.
24. « *Par l'appel à la justice immanente, la protestation de Bordeaux donne à la République le sens idéologique sur lequel elle vivra pendant un demi-siècle. [...] Suivant un mot que Bergson aimait à citer : « Avec l'Alsace une vertu est sortie de la France ». Il faut lui garder sa place en attendant son retour* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia Paris, 1951, p. 43-44.
  25. DE PANGE (Jean), *Les soirées de Saverne*, Editions Victor Attinger, Paris-Neuchatel, 1927, p. 59.
  26. Il rappelle les conseils du gouvernement d'Egmont dans la pièce de Goethe : « *Au noble cheval que tu veux monter il faut prêcher d'exemple. Il ne faut rien lui demander qu'avec intelligence* ». DE PANGE (Jean), *Les soirées de Saverne*, Editions Victor Attinger, Paris-Neuchatel, 1927, p. 55.
  27. La double culture « *donne ce qu'en allemand on appelle l'Einfühlung, la faculté de s'associer mentalement à la vie d'un autre groupe, de la partager en quelque sorte par un mouvement de sympathie : c'est une double sensibilité qui permet à l'âme d'éprouver et d'exprimer ses sensations sur deux registres différents* ». DE PANGE (Jean), *Les soirées de Saverne*, Paris-Neuchatel, Editions Victor Attinger, 1927, p. 58.
  28. Jean de Pange voit dans l'histoire une théophanie. « *Pange a trouvé dans Herder, qu'il a lu avec ferveur, la confirmation éclatante du « credo » cosmopolite et humanitaire dans lequel s'exprime spontanément le credo le plus intime de sa pensée. [...] Peut-être pour le bien du genre humain est-il aussi nécessaire aux peuples d'être entés les uns sur les autres qu'aux arbres et aux fruits d'être transplantés en des saisons convenables. A moins de changer de place, le meilleur rejeton périt à la longue* ». HARCOURT (Robert d'), *Hommage à Jean de Pange*, Grasset, 1958, p. 26. Les minorités auraient pour mission la pénétration pacifique de deux cultures. Au-dessus des intérêts politiques qui divisent les hommes, elles représenteraient des familles spirituelles : « *Herder admettait que pour le bien du genre humain il était nécessaire de greffer les peuples les uns sur les autres. L'Alsace était une de ces greffes où fleurissaient les produits de la double culture française et germanique* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia Paris, 1951, p. 9. Selon Jean de Pange, au siècle dernier, l'application du principe des nationalités a révolté la France, où l'unanimité des consciences a été réalisée par l'Alsace-Lorraine, pour la défense du droit contre la force.
  29. « *Réunir les hommes qui parlent la même langue et les séparer des autres, instituer un régime totalitaire, tel est le mot d'ordre au nom duquel sont poursuivies les guerres des peuples qui, suivant la prédiction de Mirabeau, font regretter les guerres des rois* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Alsatia, Paris, 1951, p. 10.
  30. Dans *Les soirées de Saverne* le personnage Selbst déclare : « *Je ne pardonne pas au militarisme de Potsdam la transformation qu'il a fait subir à l'Allemagne quand il a constitué l'Empire. Il a ressuscité le vieux dicton barbare : Den Kaiser macht das Heer, c'est l'armée qui fait l'empereur* ». Le Clerc lui répond : « *Nous avons lutté pour affranchir les nations du nationalisme, pour empêcher que partout, comme en Allemagne, la nation fût absorbée par l'Etat. Notre idéal était une Société des Nations et non un « Conseil des Etats »* ». DE PANGE (Jean), *Les soirées de Saverne*, Paris-Neuchatel, Editions Victor Attinger, 1927, p. 60.

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

31. Comte Jean de Pange, *Le chevalier du sang*, Mercure de France, 1968. Il y est question de l'Ordre du sang, du rite du sang et de conjuration, à partir d'un juratoire ayant appartenu à Guaïta, connu du grand public par les pages que Barrès a consacrées à ce « *grand maître des sciences maudites* ». Rose Lévi-Crener chante « *Gott erhalte unser Kaiser – unser lieber Kaiser Franz* ». L'ouvrage est classé à la Médiathèque de Metz sous la rubrique *Roman*. C'est plutôt un livre de souvenirs en rapport avec la politique européenne. Quelque temps avant le référendum sur la Sarre, alors que des agitateurs prussiens se manifestaient partout, alors que de nombreux juifs allemands s'étaient déjà réfugiés dans ce territoire encore sous la tutelle de la Société des Nations, Jean de Pange est invité à une représentation d'Esther et entend une actrice juive prononcer ces vers du 3<sup>e</sup> acte : « *Et que reproche aux juifs sa haine envenimée ? / Quelle guerre intestine avons-nous allumée ? / Les a-t-on vu marcher parmi nos ennemis ?* » Toute l'élite sarroise applaudit pendant plusieurs minutes ces vers prononcés avec flamme par une actrice juive descendant d'une famille de juifs de cour, grands médecins des empereurs d'Autriche. Précédemment, faisant allusion à Hitler, l'actrice avait entonné un chant à la louange de l'Empereur François, descendant des ducs de Lorraine.
32. « *L'horreur soulevée par le massacre du 30 juin 1934, où Hitler a fait fusiller Roehm et ses partisans, n'a nulle part été ressentie plus fortement que dans la Sarre* ». DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée et Brouwer, 1945, p. 9. « *Au moment du plébiscite de la Sarre, Pange essaya de mobiliser les forces libres du monde entier : les émigrés allemands d'abord, les citoyens sarrois les plus lucides ensuite, les parlementaires français – du moins ceux qui voulaient bien s'intéresser à ces problèmes – enfin, pour empêcher que la Sarre ne devienne l'enjeu de deux nationalismes rivaux. Ne pouvait-elle devenir, au contraire, un pont, un terrain d'entente, entre le monde germanique et le monde romain ?* » DE BOISDEFRE (P.), *Hommage à Jean de Pange*, Grasset, 1958, p. 113-114.
33. Cité par Vital Rambaud, Introduction à *Greco et le secret de Tolède*, Collection Bouquins, op. cit, II, p. 513.
34. « *L'Espagne impose à Barrès ses premières impressions orientales. Mais son Orient ne se limite pas à ce qu'il voit. Il est un thème intime, permanent, qui attire tout à soi. [...] Ses rêves, dans cette Espagne qu'il a « aimée d'instinct avant même de la connaître », qui lui « inspire un étrange attrait, quasi physique », rencontrent la réalité de l'Orient* ». FRANDON (Ida Marie), *L'Orient de Maurice Barrès*, MCMLII, Paris, p. 53-54.
35. Au temps de Gréco, Barrès perçoit l'Orient sous les traits espagnols : « *Tolède, de son propre poids serait retourné à l'Islam et au sémitisme dont elle était profondément imprégnée* ». *La Patrie*, 24 octobre 1902. Il songe déjà à l'âme orientale. Tolède possède des traits que les générations successives n'ont pu rejeter.
36. Barrès a lui-même de multiples affinités avec ce dernier. Jeune conquérant du monde, il admire le Goethe d'avant Weimar, ouvert à toutes les expériences et mordant la vie à pleines dents. Assagi, il admire le Goethe de Weimar qui a su concilier des forces contraires.
37. Barrès vit un Orient mystique, en marge mais non sans lien avec son Orient de rêve. Il rapprochera en 1919 « les « *harems d'Asie* », « *les couvents des religieuses* » et les « *chants des poétesses amoureuses* ». Par fait mystique, il entend « le transport religieux » comme « l'inspiration des poètes ». Dans *Une Enquête* il écrira : « *Le fait mystique, dans son essence, est le même à toutes les époques, sous les climats les plus divers* ». « *Il condamne le panthéisme, philosophie de l'Orient, mais il en cherche en lui la nature et l'effet. L'Orient, même philosophique, est une forme de son expérience et de sa vie* ». FRANDON (Ida Marie), op. cit., p. 223 et 222.

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

38. Cité par Vital Rambaud, Introduction à *Greco et le secret de Tolède*, Collection Bouquins, op. cit., II, p. 515.
39. Pour Barrès, « *la vraie France, à toutes les époques, sait digérer des « nourritures » étrangères* ». De *l'Alsace et de la Lorraine*, Conférence faite à la « *Patrie française* » en décembre 1899. L'œuvre de M. Barrès, V., Club de l'Honnête Homme, p. 266, n. 1.
40. Inventeur du terme « *intellectuel* » lors de l'affaire Dreyfus, il passe lui-même de l'attitude d'intellectuel « *critique* » à celui d'intellectuel « *organique* ». Il n'est pas un intellectuel au sens où l'entendait Anatole France qui récusait l'invention et l'usage du mot : « *Intellectuel : individu qui se persuade que la société doit se fonder sur la logique et qui méconnaît qu'elle repose en fait sur des nécessités antérieures et peut-être étrangères à la raison individuelle* ». NAJDA (Sarah), *Maurice Barrès*, Flammarion, 2000, p. 161.
41. NAJDA (Sarah), *Maurice Barrès*, Flammarion, 2000, p. 148.
42. BARRÈS (Maurice), *Mes Cahiers*, 1896-1923 (année 1922), Plon, 1963, p. 960.
43. « *A Genève, on peut ramasser des éléments de connaissance ; les décisions doivent toujours être prises par des Français, en ayant égard d'abord à l'intérêt français* ». BARRÈS (Maurice), *Mes Cahiers*, 1896-1923 (année 1922), Plon, 1963, p. 978.
44. Barrès s'intéressera toujours au mouvement social. Mais, selon lui, l'application de la méthode de Hegel conduit les socialistes soit vers l'anarchie, soit vers le collectivisme. Critiquant les internationalistes utopistes, il donne du socialiste une définition qui en fait un nationaliste réformateur : « *Par socialiste, on n'entend plus un homme, un généreux rêveur et qui fait le prophète, mais celui qui se prête à l'évolution qu'il estime nécessaire. Se composer un idéal de cabinet et l'imposer à l'humanité, c'est témoigner d'une conception superficielle des jeux profonds des choses. En analysant les formes successives de la propriété, nous constatons que notre société, par le développement des principes mêmes qui en font l'état actuel, s'achemine vers un état directement inverse, vers une forme collectiviste* ». *Scènes et doctrines du nationalisme*, Œuvre de Maurice Barrès, Club de l'Honnête Homme, 1966, V, p. 435-436.
45. « *Le principe des nationalités, voilà la conséquence immédiate de la Révolution française, conséquence inaperçue des acteurs mêmes de la Révolution, mais tout à fait logique dans l'ordre politique. Le droit naturel posé par la Révolution nous libère du contrat historique. Les hommes libérés des contrats, des vieilles chartes, soumis à la seule logique, décidèrent spontanément de se grouper entre gens ayant un fonds de légendes et de vies communes. N'admettant plus qu'on puisse les transférer par guerres, contrats de mariages ou testaments, substituant le droit naturel au droit historique, ceux qui parlent la même langue se rapprochent, s'unissent. Une même langue, des légendes communes, voilà ce qui constitue les nationalités. La nationalité tchèque, l'irlandaise, etc., etc., reparurent. Et comment s'affirment-elles ? Par la haine du voisin. Examinez tous ces peuples sortis de l'oppression turque : que font-ils d'abord ? Serbes, Grecs, Bulgares : ils se persécutent* ». « *Scènes et doctrines du nationalisme*, L'œuvre de Maurice Barrès », Club de l'Honnête Homme, V, 1966, p. 420.
46. Lecteur attentif des *Mélanges* de Renan, Barrès connaissait *l'unité du monde de l'Islam* au Moyen Age, les facilités, relatives, des voyages et des échanges intellectuels entre l'Espagne musulmane, Le Caire, La Mecque et même Samarkand, les ressemblances existant entre divers centres de cette communauté musulmane. N'en allait-il pas de même, pour lui, de l'Europe chrétienne du Moyen Age ? Cf. FRANDON (Ida Marie), op. cit., p. 204.

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

47. « *Il a fallu quatre années pour venir à bout du militarisme prussien qui semblait invincible. Le monde entier est venu nous aider, non pas à annexer des territoires, mais à assurer le triomphe d'un idéal de paix et de concorde. Comment réaliser cet idéal ?* » DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Librairie Alsatia, 1951, p. 149.
48. « *Montrer comment l'Europe peut être organisée sur la base du fédéralisme, à l'Orient par la confédération danubienne et à l'Occident par la confédération franco-britannique, tel est le sujet de la conférence que je dois faire à Londres à l'Institut royal pour les affaires étrangères* ». 16 février 1939. DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 34.
49. DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 18.
50. Paul Ricoeur hébergé dans une famille catholique allemande a pu constater, avant 1939, les réticences des catholiques à l'égard du nazisme que Pie XI avait d'ailleurs explicitement condamné en 1937, dans son encyclique *Mit brennender Sorge*. La maîtresse de maison, très antihitlérienne disait : « *Ils ont pris nos enfants* ». Quant aux Allemands de son âge, c'étaient soit des hitlériens vibrants, soit des gens qui préféreraient se taire. RICŒUR (Paul), *La critique et la conviction*, Calmann-Lévy, 1995, p. 23.
51. DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 27.
52. Il est vrai qu'en Angleterre « *l'opinion ne se laisse pas entraîner, comme en France, par une élite intellectuelle. C'est la vieille boutade : Vous admirez l'intelligence tandis que nous la détestons* ». DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 40.
53. « *L'Angleterre a essayé de nous dissuader d'occuper la Ruhr, mais n'est-ce pas cette occupation qui a détruit la collaboration rhénane et qui a permis à Hitler de faire entrer les masses dans son parti ?* » DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 89.
54. « *Faut-il donc tromper les hommes pour leur faire servir la cause de la justice ?* »
55. Il écrit le 4 mai 1939 : « *La guerre d'aujourd'hui n'est pas une guerre nationale, mais le conflit des dictatures et du christianisme* ». DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 46.
56. DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 56.
57. « *Pour lui, la nation était la résultante d'une évolution lente et complexe, dans laquelle se fondaient les éléments les plus divers. Il répudiait le principe des nationalités, « affreuse dérision, dit-il, du monde rêvé par Herder et par Goethe, mauvaise justification des violences totalitaires ». [...] Et c'est dans une telle optique qu'il déplorait l'erreur commise en 1919, lorsqu'on a fait éclater l'ancienne Autriche-Hongrie, sans pouvoir la remplacer par une autre structure valable* ». SCHUMAN (Robert), *Hommage à Jean de Pange*, Grasset, 1958, p. 18-19.
58. « *Aux situations les plus complexes et les plus délicates les démocraties exigent de solutions simples et rapides. Ne leur demandez pas la réflexion ni le bon sens. Aussi seront-elles toujours séduites par l'idée qu'il suffise d'occuper un territoire quelconque pour obtenir tout ce qu'elles réclament* ». DE PANGE (Jean), *Les soirées de Saverne*, Editions Victor Attinger, Paris-Neuchâtel, 1927, p. 90. De Pange fait dire à Selbst : « *Les chefs de la Nation, les grands créateurs d'idées et de richesses, doivent diriger l'opinion. Les Chefs de l'Etat doivent se borner à être des administrateurs privés de toute initiative* ». Op. cit., p. 112. On voit là l'opposition entre une conception aristocratique et celle, démocratique, de l'homme providentiel qui, selon Barrès, s'accorde à un moment de l'histoire avec son peuple.

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

59. « *J'avais écrit la Cité terrestre, quand la guerre et ses conséquences firent apparaître à tous les esprits les méfaits du principe des nationalités, qui confond une notion d'ordre mystique, celle de la Nation, avec une notion d'ordre politique, celle de l'Etat* ». DE PANGE (Jean), *Les Deux Cités*, Paris-Neuchatel, Editions Victor Attinger, Occident, 1929, Préface, page VIII. Jean de Pange semble regretter les sociétés féodales avec leur état théocratique, « *sorte de Saint Empire, où la religion est la seule source du pouvoir* ». Idem, page 17. Lors de l'affaire Dreyfus, son premier héros reproche à son père de ne voir qu'un fait divers d'ordre judiciaire, là où ses camarades voyaient un prétexte à faire profession d'antisémitisme. Il comprend que ce n'est pas sa croyance qu'on lui reproche, mais son sang même. Après avoir cru en la puissance internationale du capitalisme, il reproche maintenant à ce dernier son matérialisme. Il finit par reconnaître que la puissance n'est pas d'ordre politique; « *Je me sens une âme juive, affamée de domination, et une âme chrétienne, éprise d'humilité et de dévouement* ». Idem, p. 42. Il prêche maintenant la réforme de la société par la justice, selon l'esprit des prophètes: « *Défendre l'honneur du nom juif partout où il est attaqué, initier nos coreligionnaires aux sciences et aux langues qui assureront leur suprématie, voilà tout. [...] La dispersion favorise notre rôle qui est de guider les nations. Tout en vivant chez les Gentils, sans avoir aucun territoire qui nous appartienne en propre, nous devons rester un peuple à part, animé d'une pensée, d'un sentiment de la vie, d'un génie particulier que nous portons partout avec nous* ». Idem, p. 75.
60. C'est là, pour lui, « *une idée qui paraît étonnamment neuve à notre époque de matérialisme politique, et qui, pourtant, par ses racines, plonge au cœur de la civilisation chrétienne* ». DE PANGE (Jean), *Les Deux Cités*, Editions Victor Attinger, Occident, Paris-Neuchatel, 1929, Préface, page IX.
61. « *Le petit pays auquel j'appartiens est lui aussi un exemple de double culture. Je comprends votre esprit rhénan, toujours hostile à l'absolutisme de l'Etat, également éloigné de Versailles et de Potsdam, et qui, tout au long de l'histoire, est resté fidèle à ses traditions théocratiques* ». DE PANGE (Jean), *Les Deux Cités*, Editions Victor Attinger, Occident, Paris-Neuchatel, 1929, page 89. L'un des héros de l'ouvrage a gardé de son enfance une aversion pour la civilisation raffinée des grandes villes. Il a grandi dans un milieu frontalier où l'on considérait le Français comme un ennemi héréditaire. Attiré par le monde, il s'est fait l'infatigable apôtre de l'autonomie rhénane et de la réconciliation franco-allemande. Mais l'échec de son idéalisme politique l'a conduit au cloître. Comme si l'opposition au nationalisme conduisait soit au militantisme universaliste, soit au retrait total du monde: « *Vous autres Français, ne pouvez guère comprendre notre impérialisme, pas plus que nous ne comprenons votre nationalisme. [...] Quand nous étions soulevés par une irrésistible aspiration à l'unité nationale, savez-vous ce que cela signifiait. Le désir d'être enfin chez soi, de n'être plus exposé aux moqueries des étrangers qui intervenaient à tout propos dans nos affaires* ». Idem, p. 104.
62. « *Faut-il toujours que la victoire entraîne à des excès et que le sang appelle le sang, une injustice en provoquant une autre?* » DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Librairie Alsatia, 1951, p. 245. « *L'universalisme s'est révélé une chimère. Il ne faut associer que des Etats unis par l'identité des intérêts et la communauté des aspirations* ». Idem, p. 272. Jean de Pange n'accorde sa confiance qu'à la monarchie anglaise pour résister au fascisme: « *A la marée montante du communisme et de la dictature la royauté anglaise oppose le pouvoir qu'elle tient de sa consécration religieuse* ». Idem, p. 254. Il admire l'unité des conservateurs et des socialistes autour du roi, ainsi que la solidarité du Commonwealth avec l'Angleterre. Il y a, selon lui, incompatibilité de la vérité chrétienne avec la dictature, symbole de l'esprit païen.

## DEUX ACADEMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

63. *Le Lorrain*, 21-5-1954, p. 10.
64. « *De la Révolution est né le principe des nationalités sur lequel est fondé l'Empire bismarckien. Il n'y a communauté de vues qu'entre catholiques français et rhénans* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Librairie Alsatia, 1951, p. 172. « *L'idée de l'autonomie rhénane, qui à la fin de 1918 répondait sur le Rhin à un mouvement si fort, n'a pas été comprise à Paris. On lui attribuait un caractère séparatiste qu'elle n'avait pas, et on négligeait l'occasion qu'elle offrait de conclure un accord durable avec les catholiques allemands pour favoriser un programme fédéraliste* ». Idem, p. 174.
65. « *On sait que les Alsaciens, depuis leur réunion à la France, ont toujours été les réalisateurs de notre politique rhénane. M. Barrès, dans ses belles conférences sur le Génie du Rhin, a très justement indiqué les avantages que leur donne la participation à la langue, aux mœurs et aux sentiments intimes de leurs voisins. L'Alsace est en effet un anneau de la longue chaîne que forment tous les pays rhénans, depuis la Suisse jusqu'à la mer du Nord. Si intimement qu'elle ait été assimilée à la France, cette province n'en a pas moins gardé le caractère essentiel du génie rhénan : l'attachement aux libertés locales* ». DE PANGE (Jean), *Les libertés rhénanes*, Perrin, 1922, p. 360.
66. Le docteur Bucher a rencontré Barrès et lui a servi de modèle pour le héros de son livre *Au service de l'Allemagne*.
67. *Discours prononcé par Monsieur le Comte Jean de Pange*, texte dactylographié, dossier Barrès, Médiathèque de Metz (documents autographes).
68. Idem. Deux visions de l'ordre international s'opposent selon la place qu'y jouent les chefs militaires d'une part, le pouvoir religieux et juridique ainsi que les échanges d'autre part. Les pratiques démocratiques auraient trois origines, guerrières, religieuses et commerciales : 1) l'acclamation comme chef du plus valeureux d'entre eux par des guerriers lors d'une assemblée de soldats, l'arme au pied ; 2) les décisions prises lors d'un chapitre d'une congrégation religieuse par des frères en quête d'unité, qui surmontent leurs différends en s'écoutant et en se parlant (Cf Timothy Radcliffe, *Je vous appelle amis*, Entretien avec Guillaume Goubert, Editions du Cerf, 2001 ; selon ce Maître de l'ordre des prêcheurs, la vie humaine n'est possible que dans le dialogue, sinon elle se dissout dans la violence) ; 3) Enfin les échanges dans un espace borné impliquant la confiance réciproque et une autorité de régulation capable de mettre fin aux conflits. L'Europe, avec son marché commun, paraît aujourd'hui capable de mettre en pratique le dernier point. Souvenons-nous cependant des critiques des Américains à l'égard de la vieille Europe, incapable de mobiliser une véritable puissance militaire, et de l'affaiblissement des croyances religieuses, au point de compromettre la mise en œuvre d'une politique soutenue par un idéal commun.
69. *Discours prononcé par Monsieur le Comte Jean de Pange*, texte dactylographié, dossier Barrès, op. cit.
70. Barrès a publié les souvenirs de son grand père paternel qui a servi comme vélite sous Napoléon.
71. DE PANGE (Jean), *Barrès et le génie du Rhin*, *Le Pays Lorrain* (16<sup>e</sup> année, n° 3-206), p. 126.
72. DE PANGE (Jean), *Barrès et le génie du Rhin*, op. cit., p. 127. Selon Jean de Pange, les armées de la conquête ont été les principales ouvrières de l'unification de l'Allemagne : « *Pange n'a pas de mots assez sévères pour l'aveuglement qui pousse la Révolution à favoriser la Prusse, le pays de la brutalité militaire, ennemie née de la France, aux dépens de l'Autriche qui, par toutes ses tendances, ses traditions de culture, son climat intellectuel et moral, était notre alliée naturelle* ».



## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

- HARCOURT (Robert d'), *Hommage à Jean de Pange*, Grasset, 1958, p. 35. L'Autriche est pour Jean de Pange la patrie naturelle du fédéralisme « *et l'âme authentique du germanisme dans sa pureté* ». Aussi Jean de Pange a milité pour la restauration de la confédération danubienne autour d'elle. Les coups portés à l'Autriche, en particulier par Clemenceau, sont à ses yeux « *les grands péchés de l'Histoire* ».
73. DE PANGE (Jean), *Barrès et le génie du Rhin*, op. cit., p. 128.
74. *Un Lorrain : Jean de Pange*, Dossier Barrès, document dactylographié devant être inséré à la fin du manuscrit de Barrès *parmi nous*, Médiathèque de Metz.
75. « *Ma politique rhénane était celle que Vergennes recommandait à Louis XVI en vue de préparer une pénétration pacifique de nos idées en Allemagne. La politique de Barrès était celle de la Révolution qui conduisait au séparatisme et à une annexion plus ou moins déguisée dont l'idée même suffit à provoquer une renaissance du nationalisme allemand* ». *Un Lorrain : Jean de Pange*, Dossier Barrès, document dactylographié devant être inséré à la fin du manuscrit de Barrès *parmi nous*, Médiathèque de Metz.
76. BARRÈS (Maurice), *Romans et voyages*, I, Bouquins, Robert Laffont, 1994, Préface d'Eric Roussel, p. XCI.
77. BARRÈS (Maurice), *Romans et voyages*, I, Bouquins, Robert Laffont, 1994, Préface d'Eric Roussel, p. XCII.
78. Cité par Eric Roussel, op. cit., p. XCII.
79. Cité par Eric Roussel, op. cit., p. XCII.
80. Certes, en 1914, l'homme d'action prend le pas sur le rêveur. Cependant *Une enquête au pays du Levant* révèle que les progrès ou le recul de l'influence française en Orient y sont rapprochés du problème rhénan. Le rêve, lié au désir d'Orient, est pour Barrès un moyen de reculer les frontières : « *J'ai marché vers l'horizon, j'ai parcouru les espaces qui m'étaient inconnus, d'où peut naître en soi le désir. J'ai tué l'Orient. Où donc vais-je demander que mes ailes me portent* ». *L'Orient a donc réalisé des rêves qui restent des rêves : ils sont abolis, « tués »*. Mais le « rêve » ne meurt pas, il recule ses frontières et il demeure « *l'espérance* », cette espérance qu'apportent à Barrès, avant son départ de France, « *les songes de l'Asie* ». FRANDON (Ida Marie), op. cit., p. 281-282. Barrès écrit dans *La Chronique de la Grande Guerre* : « *Il existe un génie rhénan que l'on peut dire à la fois germanique et latin et qui redonnera quelque jour des fleurs incomparables. C'est, il me semble, une aptitude à traiter « le mystère en pleine lumière* ». Depuis des années, l'Allemagne, pour Barrès, est l'Asie. Or « *de Germanie, comme d'Asie, jaillissent des forces puissantes, enivrantes, mais troubles* ». Longtemps il leur a opposé l'Occident, « *soucieux et capable de discipline, d'ordre, de clarté, en somme d'esprit cartésien* ». Idem, p. 286. « *Le mystère représente l'Allemagne ou l'Asie, et l'esprit latin, la lumière, l'aptitude à faire la lumière* » : « *Détail qui montre l'unité en Barrès des pensées orientales, mystiques et politiques : les réflexions sur Christine l'Admirable, que Barrès a tirées, du Dictionnaire de mystique chrétienne de l'abbé Migne, suivent les appels à Allah et le tout est placé sous la rubrique : Le Génie du Rhin* ». Idem, p. 288. Jean de Pange s'est intéressé à l'Extrême Orient. Il a écrit un livre sur la Corée en 1904, un autre intitulé *La danse de Civa* (Genève, La Palatine, 1961), mais c'est plutôt pour opposer les cultures orientale et occidentale : il trouve l'unité dans ses propres convictions religieuses.
81. *Les Amitiés* marquaient une défiance à l'égard de l'Orient : « *Cet Orient, est, sans plus de précision, l'Asie, mais, prenons garde, il atteint la France par la « Germanie » ; le poème et la musique de Tristan nous en apportent des poisons séducteurs et inoubliables. Ainsi se trouvent associés, et dès le départ, dans la*

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

*notion d'Orient, Wagner et les philosophies nihilistes, Allemagne et Asie, passé et présent, instinct, avec ses richesses jaillissantes et non endiguées, et mysticisme, avec ses méthodes, ses joies et ses dangers, jouissances et anéantissement de l'être* ». FRANDON (Ida Marie), op. cit., p. 218. Selon Brémont, Barrès exprimerait une conception de la vie française et catholique différente de celle de Schopenhauer et de Nietzsche. Par opposition au panthéisme oriental, il aurait le sentiment de la « *valeur absolue de la personnalité et cette angoisse qu'elle éprouverait d'être dissoute dans l'univers* ». Ainsi, ayant subi l'influence du panthéisme de Goethe, Barrès s'orienterait vers des formes d'art occidentales que synthétise Pascal. Sa propre personnalité serait dès lors l'enjeu de ce conflit entre Occident et Orient. Or cette opposition, vécue d'une manière si intime et déchirante au temps des *Amitiés*, prend progressivement un caractère doctrinal systématique et, de plus, politique. Ces caractères dominent les analyses du « *problème* » du Rhin comme les conclusions d'*Une Enquête*. Elles traduisent le désir de tout sentir et de tout embrasser, mais dans l'unité. Cf. FRANDON (Ida Marie), op. cit., p. 220-221.

82. Astiné figure, dans le roman, une partie de Sturel. Elle représente les forces du rêve qui sont devenues, pour le Lorrain un danger : « *Le rêve de l'Orient, la cendre des siècles asiatiques, n'est pas pour lui respirable* ». « *L'Asie c'est le pays que j'aime... Le mal d'Asie! J'en suis envahi* ». L'Orient symbolise, pour Barrès, le fatalisme et la hantise de la mort : « *Il condamne ce qu'il aime et ce qu'il condamne le domine* » ... Cependant « *l'Asie est, en Sturel, « un principe d'unité » ; elle unifie tout ce qui échappe à l'action, au contrôle du monde extérieur et de ses lois, poésie, émotions philosophiques, rêves, c'est-à-dire ce qui éloigne de l'action, la rend décevante. L'Asie n'est pas tel décor, tel pays, tel genre de vie ; elle est exaltation, mouvement de l'âme, « atmosphère particulière* ». Désormais, elle est moins liée aux idées (nihilisme ou mysticisme) qu'à leur retentissement émotif et aux images qu'elles suscitent ; ces images ne valent que pour le cœur ; elles gardent, pour les yeux, leur imprécision et leur mystère. FRANDON (Marie), *L'Orient de Maurice Barrès*, MCMLII, Paris, p. 70-71 et 77-78.
83. Jean de Pange reconnaît les faiblesses de cet universalisme lorsqu'il écrit : « *La Société des Nations n'est qu'un mot vide de sens par la seule faute de ses auteurs. Ils ont voulu la réaliser sous la forme de l'universalisme, c'est-à-dire de l'égalité absolue entre tous les Etats de la planète* ». DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia, Paris, 1951, p. 237.
84. Le fédéralisme, c'est « *essentiellement la doctrine de l'autonomie, et de l'autonomie locale ou tout au moins ethnique. Son facteur principal est moins la volonté des hommes que leurs intérêts et leurs caractères de l'ordre économique et historique : on peut fonder une autonomie de ce genre sur les doctrines philosophiques et politiques les plus opposées* ». *Scènes et doctrines du nationalisme*, Œuvre de Maurice Barrès, op. cit., V, p. 427.
85. La position de Barrès sur la décentralisation n'est guère éloignée de celle de Jean de Pange. Il énonce clairement le principe de subsidiarité : « *Dans l'organisation actuelle, le pouvoir central est revêtu de tous les droits, et les attributs des assemblées locales sont limités par la loi ; nous rêverions, au contraire, que les assemblées locales possédassent tous les droits, et l'assemblée centrale seulement ceux qui lui seraient délégués par le statut constitutionnel. L'empire d'Autriche, l'empire d'Allemagne, font voir quelque chose d'analogue* ». *Scènes et doctrines du nationalisme*, Œuvre de Maurice Barrès, op. cit., V, p. 438. Selon Barrès, c'est le régime centralisateur qui a perdu l'Alsace et la Lorraine : « *La nationalité française, selon nous, est faite des nationalités provinciales. Si l'une de celles-ci fait défaut, le caractère français perd un de ses éléments. Metz et Strasbourg ont mis dans le génie français des traits indispensables et tels que, si on les effaçait, celui-ci demeurerait méconnaissable* ». Idem, p. 444.

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

86. « *Multiplier les points de centralisation, c'est organiser des éléments encore anarchiques et jusqu'où le point unique de centralisation n'a pu projeter son influence* ».
87. Selon Barrès, hors la fédération et le contrat, il n'y a que méconnaissance de la loi de l'évolution et du principe de contradiction tel que Hegel l'a énoncé : « C'est la fédération qui respecte le mieux les diversités et les divergences de l'univers physique et moral. C'est le contrat qui permet au « moi » de s'organiser des rapports tolérables avec les autres « moi ». » Œuvre de Maurice Barrès, op. cit., V, p. 462.
88. « *Sans doute la civilisation, comme un lien spirituel, réunit ces unités distinctes que sont les patries ; en outre les rapports universels doivent tendre à devenir de plus en plus pacifiques ; mais il faut accepter comme une vérité historique que, bien loin de se dissoudre, les patries tendent de plus en plus à exister, et il faut ajouter que cette multiplication des diversités est un bienfait pour la civilisation, car les différentes nations ainsi spécialisées travaillent d'autant mieux à la culture générale* ». *Discours sur le cercueil de Morès pour demander vengeance* (19 juillet 1896). *L'œuvre de Maurice Barrès*, Club de l'Honnête Homme, V, 1966, p. 295-296.
89. Cf. BALLADUR (Edouard), *Jeanne d'Arc et la France, Le mythe du sauveur*, Fayard, 2003.
90. « *Pour moi, écrit-il en 99, dévoyé par une culture universitaire, qui ne parlait que de l'Homme et de l'Humanité, il me semble que je me serais avec tant d'autres agité dans l'anarchie, si certains sentiments de vénération n'avaient averti et fixé mon cœur* ». *Scènes et doctrines du nationalisme*, t. V, p. 90, cité par Marie-Agnès Kirscher, op. cit., p. 299.
91. « *L'esprit français le plus indigène, le plus local, a toujours de l'universalité [...] Nos diverses familles spirituelles font des rêves universels et ouverts à tous, qu'elles défendent en défendant la France. Cette catholicité, ce souci de l'humanité entière, c'est la marque du génie national, c'est une note généreuse et profonde dans laquelle s'accordent toutes nos diversités* ». *L'œuvre de Maurice Barrès, Les Diverses Familles spirituelles de la France*, Club de l'Honnête Homme, VIII, p. 411-412.
92. « *Nous ne déjouerons le (mauvais) génie unificateur de la Prusse, affirmait-il, qu'en pérennisant notre présence sur la rive gauche du Rhin, qu'en transformant le Palatinat, la Sarre et la Rhénanie en « bastion moral ». A nous de provoquer, en usant tout à tour de la carotte et du bâton, parmi les populations de ce glacis, le recul de l'esprit allemand, avec sa religion de la force, au profit de l'esprit latin qui nous a faits, tout germains de provenance que nous étions, ce que nous sommes* ». VARTIER (Jean), *Barrès et le chasseur de papillons*, Editions Denoël, 1989, p. 27.
93. KIRSCHER (Marie-Agnès), op. cit., p. 329.
94. « *J'ai publié sur la Grèce un volume qui n'a pas été compris. On a laissé croire que je mettais au-dessus d'Athènes les petites villes lorraines et surtout le chef-lieu de canton où j'habite* ». *Mes Cahiers*, 1910, cité par Marie-Agnès Kirscher, op. cit., p. 330.
95. Il est bon, selon lui « *que les dieux de la France deviennent les dieux de la civilisation, comme « ceux de la Grèce et de Rome » sont devenus l'objet d'un culte universel* ». *Mes Cahiers*, t. XVI, p. 262-263, cité par Marie-Agnès Kirscher, op. cit., p. 331.
96. Cf. la thèse d'Ida Marie Frandon, *L'Orient de Maurice Barrès*, MCMLII, Paris, p. 38-40, 42, 46 et 50. Barrès a été attiré par la métaphysique orientale ; il a aimé les récits d'Orient et se souvient que Goethe, au bruit du canon français, a écrit le

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

*Divan*, il a toujours été excité par la poésie et les parfums orientaux. L'Orient est la tentation de toute sa vie à laquelle il résiste: « *Le nihilisme est négation, il est aussi une philosophie du néant, philosophie et sagesse de l'Orient. [...] Les « poisons » de l'Orient lui sont venus par l'Allemagne [...] Barrès, dans Les Taches d'encre, rapproche « savants de Schopenhauer » et « brahmanes extatiques » [...] Parti des théories de Taine, il n'est peut-être pas loin d'un fatalisme oriental. [...] De ces négations accumulées éclot une fleur de mysticisme. [...] Pour qui s'émeut « du choc des idées » et repousse « la simple notation des faits » à la mode naturaliste, c'est-à-dire pour l'écrivain épris de métaphysique, accessible à la mystique, « l'art symbolique » seul convient ». C'est en lui-même que Barrès vit l'opposition de l'Occident et de l'Orient.*

97. « Barrès n'a pas besoin d'Orient pour être en Orient ; avec du classique, avec les fantaisies d'un magistrat romain, il anime un décor d'Espagne musulmane ». « La vie est plus forte que la doctrine, elle ne bannit pas ce qui est source de richesse créatrice et d'enchantement ; permettra-t-elle de concilier aussi ce qui apparaît encore inconciliable et de faire avec la matière Orient « une belle œuvre d'art française ». » FRANDON (Ida Marie), op. cit. p. 200 et 91. Le nationaliste Barrès se soucie d'intégrer des apports étrangers à son art : la France est aussi pour lui un pays d'intégration. L'étranger fait monter en Barrès un chant d'espérance: « *Qu'importe si le rossignol chante sur un arbre étranger ! C'est en moi que sa chanson, qui montait vers le grand ciel froid, a pénétré pour jusqu'à ma mort...* » Idem, p. 92-93. Le poison pourrait bien devenir un philtre qui transforme la vie et lui donne un sens : la comtesse de Noailles, « *ce jeune génie, de sang étranger et de culture racinienne, verse dans notre trésor le cœur même de l'Orient* ». (Le Figaro, 9/7/1904). Figure d'Orient, elle a représenté pour Barrès la poésie et la jeunesse qui ennoblissent tout. A rapprocher des *Cahiers*: « *M<sup>me</sup> de Noailles et M<sup>me</sup> de Chimay (les deux petites Brancovan) font les Dreyfusistes chez M<sup>me</sup> de Montebello qui leur dit : « Vous, des françaises !... De quel droit ?... Allons donc ?... vous êtes des gavroches de Byzance ! » Op. cit., p. 113 et 107. Madame de Noailles confiera en 1929 : Barrès qui avait pour sa petite ville natale un attachement filial sentait son cœur envahi de profonds et mélancoliques désirs lorsqu'il songeait à Ispahan, à Trébizonde, à Bénarès. C'est lui qui me pria de chanter Constantinople que j'avais visitée dans mon enfance. Cité par Ida Marie FRANDON, op. cit. p. 123.*
98. *Les diverses familles spirituelles de la France*, t. VIII, p. 410-412, cité par M.-A. Kirscher, op. cit., p. 332.
99. BARRÈS (Maurice), *Chronique de la grande guerre*, 25 février 1915.
100. BARRÈS (Maurice), *La France dans les pays rhénans*, ch. V.
101. BARRÈS (Maurice), *Echo de Paris*, 28 février 1919, cité par Jean-Claude Delbreil, op. cit., p. 81.
102. BARRÈS (Maurice), *Le Génie du Rhin*, p. 18, cité par Jean-Claude Delbreil, op. cit., p. 83.
103. BARRÈS, *Les grands problèmes du Rhin*, 30 novembre 1923, p. 348. Cf. DELBREIL (Jean-Claude), op. cit., p. 86.
104. A partir de 1905, l'action a pris le pas sur le rêve chez Barrès. Mais, en 1914 encore, les songes de l'Asie lui apportent l'espérance. Son dernier ouvrage, *Une Enquête au Pays du Levant* commence et s'achève par une esquisse d'Alexandre. Mais Barrès sait « *ce qu'il y a d'instinctif, d'irraisonné dans l'action, même littéraire, de l'Orient sur lui. Il sait, aussi qu'il ne peut y échapper* ». On peut dire de Barrès à propos de l'Allemagne, ce que la princesse Bibesco a dit d'Alexandre et de l'Asie. Ce dernier « *se hâte parce que le besoin de partir est le premier, le seul*

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

*désir véritable qu'ont senti sur la terre les cœurs jeunes* ». « *C'est aussi la puissante et presque magique force de l'Asie* ». « *Reprise extraordinaire exercée sur le vainqueur ! L'Asie, subjuguée par lui, en a fait un Asiatique* ». Cf. FRANDON (Ida Marie), op cit., p. 259. Pour le jeune Barrès, fervent goethéen admirateur du génie français Pascal, l'Allemagne représente aussi la rencontre de l'Occident et de l'Orient et les problèmes toujours vivants, individuels et collectifs, qu'elle implique.

105. HOLZWEG (Jean), «Redécouvrir Jean de Pange», *L'Ami Hebdo*, n° 13, 3 mars 2003.
106. « *Il a bien plutôt servi de trait d'union entre les différentes populations qui habitent sa vallée. Mais ce qui attire la France sur le Rhin, c'est l'esprit rhénan lui-même dans lequel elle trouve en quelque sorte un complément moral* ». DE PANGE (Jean), *Les libertés rhénanes*, Perrin, 1922, p. XXV-XXVI.
107. Cité par Jean de Pange, *Les libertés rhénanes*, Perrin, 1922, p. XXVIII.
108. DE PANGE (Jean), *Les libertés rhénanes*, Perrin, 1922, p. 74.
109. Barrès a une conception plus réaliste du droit. Ce dernier réside essentiellement, selon lui, dans la puissance, dans la persistance de l'idée qui anime la cause que l'on défend : « *Sous nos yeux, à cette minute, il se crée un droit. Au profit de qui ? Il ne s'agit pas de me raconter que le bon droit est avec les églises. Il faut qu'elles aient la force avec elles. Où manque la force, le droit disparaît ; où apparaît la force, le droit commence de rayonner* ». BARRÈS (Maurice), *La Grande Pitié des Églises de France*, Plon-Nourrit, 1925, p. 260.
110. BARRÈS (Philippe), op. cit., Bouquins, II, p. 938.
111. Selon Jean de Pange, la Sarre a tracé une ligne de démarcation entre les politiques et les idéalistes : peut-être sont-ce les derniers qui auraient apporté la meilleure solution aux problèmes de protection des minorités. (Cf. Jean de Pange, *Journal*, III 1934-1936), Grasset, 1970, 4 février 1934, p. 246.
112. *Scènes et doctrines du nationalisme*, notice de Philippe Barrès, L'œuvre de Maurice Barrès, Club de l'Honnête Homme, V, p. 7.
113. STERNELL (Z.), *Ni droite ni gauche*, Le Seuil, Paris, 1883.
114. « *L'avènement du national-socialisme nous impose un examen de conscience, car la doctrine qu'il applique avec une rigueur effrayante procède des principes que notre professeur de philosophie nous recommandait en proposant à notre médiation Les Déracinés. Ce livre n'était-il pas à l'origine de la profession de foi que nous devions lire plus tard dans la Revue Alsacienne Illustrée ? « Les choses ne sont bonnes ou vraies pour les Allemands que si elles sont le développement d'un germe alsacien. » C'est le principe du développement organique. L'esprit humain y est assimilé à une plante, dont on suppose que pour produire les meilleurs fruits elle doit rester sur la terre où elle est née. Il conduira en Alsace à la revendication de l'autonomie. Il en est en Allemagne le leitmotiv de toute la littérature, depuis Herder et Goethe. Il apparaît comme un trait essentiel du génie de la race. Le national-socialisme lui donnera un caractère absolu et en tirera une religion tirée sur la race et le sang.* » DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia, Paris, 1951, p. 233. Pour Jean de Pange, la religion des nazis refuse les croyances que n'avaient pas les anciens Germains. De plus elle reproche au christianisme d'admettre l'égalité entre des hommes et des nations.
115. RICOEUR (Paul), *La critique et la conviction*, Calmann-Lévy, 1995, p. 26-27.
116. Un petit-fils de De Gaulle est un intégriste engagé !
117. « *Herder a montré le danger d'isoler les races et la nécessité de les greffer les unes sur les autres.* » DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 176.

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

118. DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 197.
119. « Dans l'autre guerre les Français ne luttèrent que pour leur pays. J'ai encore dans l'oreille le mot de mon ordonnance, Marcel Loiseau, tombant blessé et disant : « C'est pour la France ». Mais ici ils souffrent et meurent pour la liberté. » DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, 1945, p. 232.
120. « Non, les Occidentaux ne veulent pas détruire l'homme allemand, mais l'élever à la dignité d'Européen. Les Alsaciens qui connaissent aussi bien les Allemands que les Français croient à la possibilité de les associer. » DE PANGE (Jean), *Les meules de Dieu*, Editions Alsatia, Paris, 1951, p. 278.
121. Barrès se préoccupe de l'éducation de l'âme : « *Le gémissement d'une vieille femme agenouillée... est du même accent... que la méditation du savant ou du poète.* » Les laboratoires ont besoin de savants comme les églises de saints : « *La solidité physique des sanctuaires, c'est d'être moralement féconds.* » « *Chaque jour nous perdons une Joconde française.* » « *Le culte a été supprimé, l'église démeublée ; le prêtre est parti... O grande pitié des églises de France ! D'où viendra le salut ? D'une coalition rassemblant les imaginations et les sensibilités, toute la haute intelligence.* » BARRÈS (Maurice), *La Grande Pitié des Églises de France*, op. cit., p. 274, note 15, 254-255 et 260-261. Barrès ne voit pas de constructeur autour de lui, « *mais seulement des démolisseurs* » ! N'aurait-il pas participé à la construction européenne, lui qui défend le réarmement moral ?
122. Paradoxalement l'antidreyfusard Barrès a suggéré aux juifs français de retrouver leur origine et de donner un nouveau sens à la terre de leurs ancêtres.
123. « ... *Ce n'était pourtant pas un fantôme, elle rôdait en France avant 1914 ; encore une fois, relisons Péguy et ses violences aussi. La même tentation s'est présentée en 1940, quand on nous conviait, de Vichy, à devenir les Athéniens, complémentaires et futurs vainqueurs de la Sparte S.S. Le nationalisme, ici, frappe juste (même quand ses disciples le méconnaissent, et le travestissent) à la jointure béante d'une politique oublieuse des enracinements de l'esprit, des bases fortes d'une culture.* » Cité dans *Scènes et doctrines du nationalisme*, p. 5-5, introduction de Domenach. Cf. NAJDA (Sarah), *Maurice Barrès*, Flammarion, 2000, p. 377, note 45.
124. « ...*[Robert d'Harcourt] ... vient d'écrire un article dans la Revue des Deux Mondes sur la terreur hitlérienne. Tous les Allemands qu'il voit arriver, souvent en réfugiés, annoncent la guerre dans quatre ans. Il admettait une guerre préventive, idée qui me fait horreur. Comme nous sommes différents !* » DE PANGE (Jean), *Journal*, II (1931-1933), Grasset, 1967, p. 261.
125. Cf DE PANGE (Jean), *Mes prisons*, Desclée de Brouwer, Paris, 1945. On lira avec intérêt la vision prémonitrice de Barrès sur l'accueil de Hitler par le peuple allemand dans le chapitre *En attendant Hitler* du livre de Sarah Najda, *Maurice Barrès*, Flammarion, p. 294-297.
126. DE PANGE (Jean), *Les Deux Cités*, Editions Victor Attinger, Occident, Paris-Neuchâtel, 1929, p. 142.
127. Dans l'intérêt que porte Barrès aux croisés, il ne faut pas voir une manifestation de nationalisme. Dans son attrait pour l'Orient se mêlent l'honneur, la poésie, l'amour et le mysticisme : « *L'esprit des guerres de la Révolution et celui des Croisades sont faits d'une même foi sincère, d'un même amour de la gloire, d'un même goût des aventures. C'est toujours nous qui, d'un pareil élan, libérons les opprimés et proclamons les droits de l'Homme.* » (Barrès, *Sparte*) [...] « *L'héroïsme selon Barrès : non l'acceptation du sacrifice, mais la présence du tragique et la force de la vivre en beauté.* » Cf. FRANDON (Ida Marie), op cit., p. 136 et 154.

## DEUX ACADÉMICIENS DE METZ FACE À L'EUROPE

128. « *J'aime ces beaux mariages du Christianisme avec le paganisme ou encore avec l'Islam et parfois avec l'Extrême-Orient.* » BARRÈS (Maurice), *Un jardin sur l'Oronte*, cité par André Fraigneau, *Quand Barrès choisit la liberté*, Editions du Rocher, p. 10. Le thème de l'amour d'un croisé avec la favorite « *chaste et sensuelle* » d'un harem a choqué, lors de la parution de l'ouvrage. Le rapprochement de la scène finale avec la *Descente de Croix* de Rubens a choqué encore davantage. Pourtant, après les horreurs de la Grande Guerre, le thème du supplicé (sire Guillaume, martyr suspendu par les poignets) et celui de la compassion de Marie-Madeleine dans la *Descente de Croix* (c'est l'attitude d'Isabelle compatissante) relie dans une image unique « *le supplice et le geste de pitié et d'amour* » qui traduit bien un sentiment général à la pensée des sacrifiés des deux camps. Voulant rédiger *La Musulmane*, Barrès cherchait déjà dans l'histoire arabe des faits réels, « *adoptant le point de vue du Musulman vaincu contre un vainqueur chrétien détesté.* » Mais Barrès juge un peu en esthète toute cette souffrance : « *L'imagination accepte comme une tragédie harmonieuse que ceux qui jouirent intensément de la vie en supportent un jour les pires cruautés.* » « *Je voudrais causer de poésie, d'amour et de musique, et là-dessus recevoir de l'Islam tout ce que peut retenir ma formation catholique. Cela l'Espagne par le fer et le feu l'a fait.* » Cf. FRANDON (Ida Marie), op. cit., p. 190, 184 et 198.
129. Le trouble jeté dans l'âme de Barrès par une « *étrangère* », Anna de Noailles, lui a sans doute fait composer son dernier chef d'œuvre, *Un jardin sur l'Oronte*. : « *Le Tristan et Yseult, revenu tardivement d'Outre-Rhin, a bouleversé Barrès ; c'est le roman de Tristan et Yseult qui émeut la jeunesse de Guillaume* ». FRANDON (Ida Marie), op. cit., p. 335. Barrès serait-il cet « *homme d'action, généreux et fort cependant, et prêt à remplir une mission même au péril de sa vie, mais faible et désarmé devant quelque Circé du désert ou de la ville* » ? Aurait-il succombé à la *Musique de Perdition* de la femme aimée ? Ce n'est pas elle qu'il aime, ni les souffrances qu'elle lui a infligées, mais l'idéal qu'elle lui a donné. Cf. Idem, p. 335, 301 et 340.
130. BARRÈS (Maurice), *Pour la haute intelligence française*, Paris, Plon 15<sup>e</sup> édition, 1925.